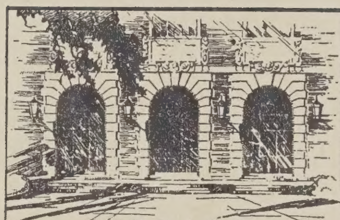
Félix Christian Delalande

Cathédrales de France

Chapitre III de la Geste Gauloise

Ouvrage couronné par l'Académie Française

1948



Cathédrales de France

Il a été tiré de cet ouvrage,
sur les presses des Maîtres-Imprimeurs Lussaud,

25 exemplaires d'auteur sur Vélin d'Arches, enluminés par René Biet,
de A à Z ;

25 exemplaires réservés
de I à XXV,
dont les 10 premiers sur Vélin d'Arches,
les 15 autres sur Vélin Marais, enluminés laque et or ;

200 exemplaires sur Vélin Marais,
également enluminés à la main,
de 1 à 200

et 250 exemplaires non enluminés,
de 201 à 450.

Ce Trente Mai Mil neuf cent quarante-huit.

Félix Kristian Delalande

Cathédrales de France

Chapitre III de la Geste Gauloise

Ouvrage couronné par l'Académie Française

Calligraphie de René Biet

Grand Prix des Premiers Ouvriers de France. Paris 1939

10 Gravures hors-texte de Ch.-J. Hallo

NOTE

—

L'auteur a adopté une certaine diversité dans la forme de ses chants, tant dans la présentation de la Cathédrale, que dans la partie qui célèbre quelques-uns de nos sanctuaires. Il a pensé qu'ainsi il se conformait à l'exemple des Maîtres d'Œuvre d'autrefois qui ont montré la plus grande diversité, dans leur virtuosité incomparable de bâtisseurs.

De même, en ce qui concerne la deuxième partie, l'auteur a établi un itinéraire, suivant ainsi la tradition des Compagnons du Tour de France d'autrefois ; ceci permettant, d'autre part, un classement moins arbitraire que celui qui aurait été fait par régions ou dans un ordre alphabétique.

A M. F. E. Delalande,

Miracle d'équilibre et d'harmonie humaine,
J'ai vu le Parthénon sous le ciel clair d'Athènes
Et me suis senti fier de croire en la Beauté.
Mais vos temples : Paris, Amiens, Beauvais m'ont exalté,
Ont projeté dans l'infini, mon âme ivre et chrétienne.

H. Lebesgue.



Le Chant de la Cathédrale

(1200)

L'Évêque bâtisseur,

ANS ce vaste champ, semé de pierres païennes,
Sur ce temple en ruines je veux bâtir :
Nous brûlerons les ronces et l'églantine,
Et nous élèverons, plus belle que ses sœurs,
Une église qui défiera Temps et Enfers !

Le Défricheur,

Ce rosier sauvage où chante le bouvreuil,
Ces ronciers, ces bruyères, arrachons-les !
Monseigneur, ces vieux moëllons encore serviront.
Ces menhirs, Jehan l'imagier en fera des anges.
Des foules viendront dans ce lieu.

Le Dolmenique, dans son sépulcre de pierre,

Ho ! qui vient remuer cette terre ?
Ne sait-il pas qu'elle est sacrée ?
Deux mille ans, j'y ai dormi.
Menhirs, peulvans, sciences disparues,
Pulvérisez l'audacieux qui blasphème !

Le Celte, dans son ciste funéraire,

Veillons ! Nos fils enfantent de grandes œuvres !
Homme du Dolmen, de nouveaux temps s'accomplissent,
Nos os se mêleront au ciment de ces murs.
Le grand vaisseau sera notre cénotaphe.
Veillons ! Sur cette terre va naître une merveille !

Le Gallo, dans son sarcophage,

Sur le mur que mes mains façonnèrent
Quel sanctuaire va se lever que j'entends
Les pics, les pelles, les cantiques et les rires ?
Mon armure de tuf me serait donc ôtée
Et ma cendre porterait le poids d'un temple ?

Un Terrassier, piochant,

Louée soit la terre grasse de la vieille nécropole !
J'y plonge mon pic, j'y enfonce mon corps.
Là, se dressera sur la cendre des pères
Un sanctuaire comme en veut Monseigneur l'Évêque,
Tout à la gloire de la Vierge enfanteresse.

Le Carrier, *loin dans sa carrière.*

Oh ! la chère pierre de grain dur et serré !
Je l'arrache au flanc du coteau !
Ho ! ceux de Presles, de Bernay, de Pontoise !
Ho ! ceux du Kronthal, de Volvic, de Chausey !
Noble est la sainte pierre de Jésus !

Le Bouvier,

Marchez, mes bœufs ! Abrupte est la pente !
Les pierres pèsent sur les roues du char,
C'est pour Notre-Dame du Ciel.
Et si lourde est la charge, comme à Laon
Elle enverra un bœuf divin qui nous aidera.

Le Maître-d'Œuvre,

Donne-moi tes blocs, Bouvier,
Qu'on les assemble suivant mon dessin !
Oh ! la belle roche, sais-tu ?
Elle durera tant qu'elle usera les siècles.
Tiens, maçon ! Attache-la à sa pareille.

Le Maçon,

J'ai fait de bon ciment :
Coquiller broyé, pure chaux, sable fin.
Il sera plus solide encore que la roche.
Quel sanctuaire aura la Vierge !
Il surpassera le temple d'Athéna...

Le Charpentier, dans la forêt,

Ce rouvre, encore gaulois dans ses racines,
Mes compagnons, il faut l'abattre
Pour le grand comble de Madame Marie.
Son bois est dur comme la pierre du carrier ;
Il supportera le plomb et la neige. Hardi !

Le Verrier, dans son atelier,

Ami, souffle la braise du four.
Il me faut des verres rouges comme elle.
Il me faut des bleus comme la pervenche,
Il me faut des ors comme la flamme,
Pour la rosace qui brave le vent du Nord.

Le Sculpteur, dans son atelier,

Point ce liais, point ce tuf !
Mais ce cœur compact et inusable !
J'y veux tailler un ange divinement ailé,
Lui donner le visage de Jeanne, ma femme,
Taillons, ciselons, façonnons, brodons !

Le Fondeur de Cloches, dans son atelier,

Donne-moi, marchand, de ce cuivre,
Rouge comme le soleil à son agonie,
Et puis de l'étain des Cassitérides,
Aussi du zinc éclatant, c'est pour le bourdon...
Qu'il soit de son pur, et qu'il tonne à des lieues !

(1250)

Un Deuxième Évêque, sur le parvis bruissant...

Je vous bénis, fidèles, je vous bénis !
Je vais vivre et prier sous ces voûtes
Avant d'aller sommeiller sous ces dalles,
Avant que vous me fouliez de vos pas,
Je vous bénis, mes chers fils !

La Foule, sur le parvis.

Noël ! Noël ! Nos enfants et leurs fils
Prieront et pleureront dans ce refuge.
Et la jeune cathédrale toute blanche
Leur versera tant de joies
Que leurs cœurs battants s'échapperont de leurs seins !

Silence.

(1700)

L'ombre d'un Preux, dans l'Eglise vieille de cinq siècles.

Mes chausses ferraillent sur le sol dallé.
Je vais éveiller ceux qui dorment.
Ah ! c'en est fait... Sous ce mausolée,
Quelqu'un, un homme s'agite !

L'ombre d'un Mousquetaire,

Vous ici, Chevalier, mon aïeul !
Tant d'hommes y ont passé, défilé...
Je ne pensais pas que vous viendriez.

L'ombre d'un Grand Soldat,

Messieurs, je vous salue bien. Pardonnez-moi !
Vous fûtes marié à cet autel, Chevalier !
Et vous, Monsieur le Mousquetaire,
Vous fûtes baptisé, ici, jadis.
Moi, on y célébra mes funérailles.
Nous sommes chez nous.

Echos du Chevalier et du Mousquetaire,

Chez nous, Madame Marie. Oh ! le Roi !

Un Monarque apparait.

L'ombre du Roi,

Messieurs, pas de révérences !
Nous sommes égaux.
C'est moi qui posais la pierre première
De ce saint monument. Je vous salue bien !

Une cloche, puis deux,
puis trois se mettent en branle.

Le Sonneur de Cloches,

C'est l'Angelus, tirons le vieux bronze !
C'est pour Jésus, Notre-Dame et les Saints.

(1946)

Le Pèlerin, *entrant, se découvre. Une foule de fantômes l'accompagnent,*

Les Fantômes,

Six cents années, ici, se pressent,
Plus trois fois autant sous ces pierres.
Avance Barde,
Avance et prie avec les foules disparues !

Le Pèlerin. *Il voit le Roi et ses compagnons.*

Oh ! Un Roi ! Un Général ! Un Mousquetaire !
Un Preux !

Grand bruit des autres fantômes.

Un leveur de menhirs !
Un Gaulois ! Un Monarque !
Un Gallo et un Preux !
Un Mousquetaire et un Général !

La foule des Fantômes *en chœur.*

Un Carrier et un Verrier !
Un Sculpteur et un Fondeur !
Un Evêque et un Bouvier !
Un Maçon et un Piocheur !
Un Maître-d'Œuvre !
Un Charpentier !
Un Défricheur !

Et tous les Fidèles...
Salut à toi, Pélerin,
Merci à toi qui nous viens voir !

Un chantre *dans un bruit d'orgues.*

Magnificat anima mea Dominum !

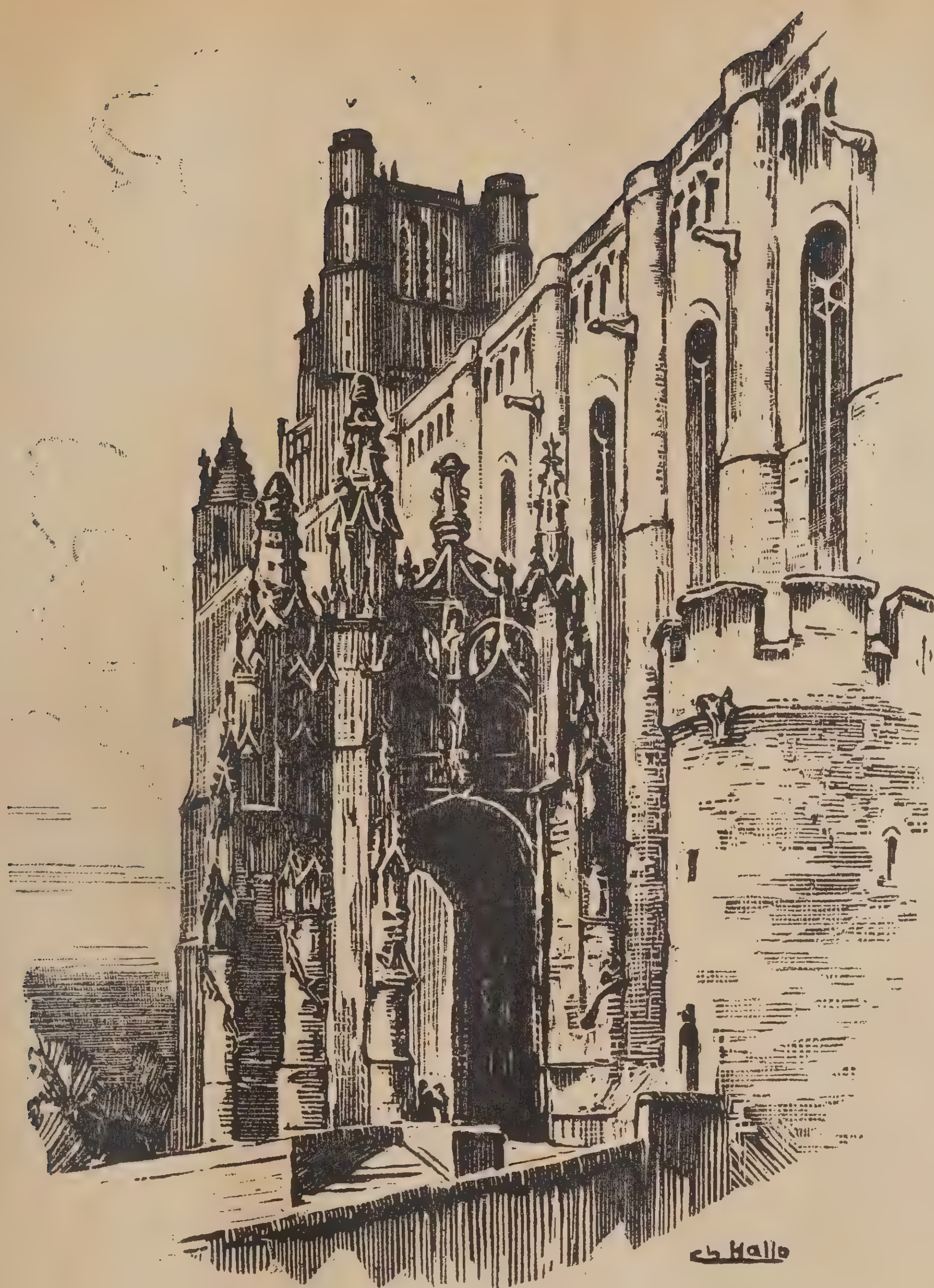
Le Pèlerin *répondant.*

Et exultavit spiritus meus !

Les Choristes *invisibles.*

Magnifique, magnifique
Est la Cathédrale !
Gloire ! Gloire ! Gloire
Sur la Basilique !
Nos pères l'ont édifiée ;
C'est notre demeure,
Gloire, trois fois Gloire...

Orgues et Cloches ensemble.



ALBI

Suger, l'ancêtre.

OUR que Bossuet, de son verbe tonne et foudroie
Et que Hugo, fou, blasphème devant la croix,
Pour que Huysmans vitupère et chante aux étoiles,
Que Monet par vingt fois enlumine sa toile,
Que Rodin descende les anges de leurs socles,
Pour que nains et géants, tous passent, s'entrechoquent,
Balbutient, psalmodient, supplient, et crient, et prient,
Il a fallu qu'une femme, exsangue et meurtrie,
Enfante d'un génie au chant des vents de Flandre,
Délivre une vie dont cent génies vont dépendre.

Pour que, de Burgos à Milan,
D'Ulm à Upsal des bouquets blancs
De pierres pures enjolivent
Et sanctifient la terre vive ;
Suger est venu, arbre d'or
Aux fruits immortels encor,
Père de temples nés d'un rêve,
Froments neigeux et blonds qui lèvent
Au geste du grand Montereau,
Prélude aux moissons de héros
Semés par cette main magique
Qui change le tuf en pentélique.

Suger ! Son pas pèse au sol de la Verrerie !
L'abbé demeure à l'angle près de Saint-Merri,
Gîte des hautes pensées venues en cohorte...
La parure étoilée d'églises que tant porte
La chère France est tombée de cette croisée,
Semences de cathédrales, legs déposé
En des temps de gloire pour nos jours misérables.
Saint-Denis, la pierre aïeule, intarissable,
Féconde matrice de beauté, en ce lieu
Un soir sacré, fut engendrée d'un songe pieux.

Et maintenant que la brèche est ouverte,
Montereau, Honnecourt, d'œil alerte
Sont passés rehaussant vers le Plus-Haut,
La cime des prières, du Tombeau
D'Eucharistie lancée comme un cantique.
Le pas commande aux pas, les vieux gothiques
Ont entraîné les triomphes altiers :
Poètes : dieux chantant le Crucifié !
Haendel dont le clairon fend le ciel,
Bach éclatant de couleurs torrentielles,
Beethoven traduisant le Sinaï...
Paix des Requiem au monde haï :
Berlioz, Mozart régnant sous les ogives,
Claus Sluter œuvrant la roche rétive
Et closant le cortège : Debussy,
Le doux Péguy criant d'amour aussi ;
Puis derrière les grands, Claudel l'ultime,
L'humble, paré d'humilité sublime.

Page 19

Le seizième vers doit se lire ainsi :

"Qui sortiez de vos collines..."

Carriers, Vous les Premiers...


frères oubliés, carriers,
Qui avez déchaussé le coteau
Qui donc vous célébrera ?
Qui dira la beauté de votre tâche ?

Vous, de Volvic, qui façonniez la lave dure,
Vous, de Chausey, qui dépouilliez la falaise,
Vous, de l'Oise au liais des fosses royales,
Vous, de Bernay, Manceaux à la pierre ensoleillée,
Vous, Chartrains de Presles, rocs blancs comme chaux,
Gens de Varreddes sur la Marne,
Granitiers de Kersanton, de Lanhèlin,
Marbriers de la chaude Catalogne,
Compagnons parisiens de Saint-Marcel,
Tailleurs de grès rouge de Wasselonne,
Caennais de Fleury sur l'Orne
Qui sortirent de vos collines
Saint-Pierre et Westminster et Cologne ;
Qui donc vous célébrera ?

Bras en sueur, poitrines haletantes,
Fiers hommes qui dégagez du sol
L'amas qui fait les merveilles,

Les grottes magdaléennes des côteaux
Ont résonné sous vos barres foreuses.
Les beaux calcaires,
Les tailles de micas
Ont fait gémir sous leurs masses
Les chars, fardiers et bâts
En marche vers les parvis élus.

Les sapins et les chênes des vallons
Ont fait écho aux cris des roues.
Les plaines ont bruissé
Sous la rumeur des convois.
Et les barques ont tangué,
Voguant vers les moutiers miraculeux ;
Car passant la mer, les fleuves,
Car passant les plaines, les monts ;
Les bouviers et les nautes ont conduit
Aux grands maîtres d'œuvre,
Les cathédrales arrachées à la terre
Par les carriers magnifiques.

Chemins et Clairières.


N avons-nous connu des chemins,
Des cailloux, des poussières,
Des ornières, des traces,
Des cortèges royaux ou princiers,
Des silex beaucerons, des roches vellaves,
Des chemins mués en ruelles,
Des clairières devenues parvis,
Des mégalithes embrassés !...

Psaumes et bannières d'autrefois,
Chevauchées brillantes des grands siècles,
Courses aux lieux d'asiles,
Passions de Monseigneur Jésus,
Cohortes de pénitents,
Lamentations de lépreux,
Et dans le lointain
Sous l'horizon d'histoire,
Les rites troublants,
Les incantations des druides,
Les triades bardiques...
Nous, en caravanes mécaniques,
Vapeurs et magnétisme
Nous sommes venus

Par les mêmes routes
Mais nous avons fait l'immense Troménie.

Nous les avons tous vus, les sentiers.
Et toutes baisées aux Saints Portails,
Les Cathédrales de France.

Sente pelée de Serrabone,
Ou rue médiévale de Strasbourg,
Calme ruelle de Bourges,
Riche voie de Bordeaux,
Chemin agreste de Rocamadour,
Ainsi nous ont vu passer,
Le cœur et l'âme en liesse.

Ils ont bâti de leur chair et de leur sang...

VEC leurs bras et leurs leviers
Les aïeux avaient dressé des pierres
Lourdes comme des mondes.
Les pères avaient érigé des dolmens
Et planté des rocs de quarante pieds.
Les petits-fils prirent le treuil et la roue,
Surpassèrent Callicratès et Phidias,
En des temples plus grands que le Parthénon,
En des statues rivales des Cariatides.

Une droite écharpe
Descendit sur les Gaules,

D'Amiens à Beauvais, à Saint-Denis,
Jusqu'à Bourges, vers Albi...
Toute une floraison constella
La terre d'Occident.

Bourges, colonnes rangées
Comme menhirs polis
Levés à cinquante pieds ;
Amiens plus vaste encore
Que la stalle hypostyle de Karnak ;

Beauvais, plus haut temple du monde,
Plus haut que le pylone d'Aménophis ;
    Puis Saint-Michel-en-Mer
    Géant plus que Chéops,
    Saint-Jacques de la Boucherie,
    Ciselée comme buire,
Plus belle que le campanile de Giotto ;
Encore Strasbourg, Ulm, Malines,
Plus élevés que Saint-Pierre de Rome,
Aussi la Sainte-Chapelle en la Cité,
De vitraux précieux, frêles et durables,
Merveille entre toutes merveilles,
En trois humbles années bâtie !
Enfin la Tour de Beurre de Rouen
Annonce des hauts logis d'Amérique,
Tous dons des maîtres parfois rivaux
Qui créèrent d'âme sûre
L'harmonie des audaces lapidaires !

    Roses vibrantes des antiennes !
    Légendes des trouvères !
    Mystère du nombre d'or !

Nos cœurs ont battu contre ces murs
Où dorment l'âme des vieux maîtres...



AUTUN

Les cathédrales comme des rouvres...

ES Cathédrales plongent leurs murailles
En des sols mille fois saints
Par les siècles et par les hommes.
Chartres, sur la grotte celtique,
Le Mans, sur le champ des dolmens,
Amiens, sur la voie romaine.
Bourges, sur le mur d'Avaric,
Châlons, sur le collège druidique.

Dieu, loué en des sites millénaires,
Se penche sur la terre sanctifiée
Des clameurs, des supplications,
Des tonnerres et des enthousiasmes !

Priez, dévôts et athées, priez !
Tout est exaucé aux cœurs droits
Dans ces lieux aux poèmes sculptés...
Nos fronts cherchent des secrets
Sous les saintes murailles !

Esus dort chez la Vierge de Lutèce,
Le Tabernacle de Saint-Julien du Mans
S'appuie sur le mur des Cenomans.

Terre comme pierre sont sacrées.
Nos têtes se courbent vers les parvis,
Nos cris montent vers les pinacles.
Lancés dans l'azur par nos aïeux,
Comme nos gerbes de prières.

Les Cathédrales calcinées d'années.



LLES étaient toutes immaculées
Autrefois, les jeunes Cathédrales...
Etaient grises et bleues
Celles d'Armorique,
Et roses, celles d'Alsace,
Laiteuses, celles du Parisis,
D'ocre doux, celles du Berry,
De craie blanche, celle de Champagne,
La Messine dorée,
La Mancelle liliale.

Comme est paré de mauve
Le toit de la fière Amiens !
Comme est couverte de jade
La tendre Chartraine !
Nos mères de haut pavois ont encore
De l'or dans leurs plis,
De la pourpre aux vantaux...
Elles ont vieilli, elles ont souffert,
Mais leurs ans les font si belles
Qu'elles sont les refuges de nos douleurs !

Rides et balafres ennoblissant...

LOCHERS écroulés de tous lieux,
Pierres effritées sous les pluies,
Pierres calcinées par le soleil,
Enfumées par les cités,
Murailles secouées par les guerres,
Vitraux émiettés sur le sol,
Statues brisées :
Qu'ils sont à plaindre,
Les refuges de Dieu !

Saint-Christophe de Paris,
Tombeaux sacrés du Mans et de Rouen,
Sculptures de Meaux, de Bourges, d'Auxerre,
Cendres Royales de Saint-Denis,
Sont trésors à jamais disparus.

La chair sainte des œuvres
Gémit et les Barbares
N'entendent pas la plainte !
Grâce, Grâce pour les sanctuaires !

N'écroulez pas les cathédrales !
Les foules encore viendront prier,
Les foules encore viendront quérir
Les secrets oubliés dans leurs flancs.

Comme à Cologne, un Renaud de Montauban
Montera encore aux maçons le mortier,
Comme à Vézelay, un Girard de Roussillon
Le repenti, apportera encore l'eau
Pour les bâtisseurs d'Occident.

Et partira encore un Jean Langlois,
De la Champagne vers l'Orient,
Car ici gîte la grande science
Qui rend heureux les cœurs d'homme...

J'ai vu les Cathédrales...

'AI vu les Cathédrales
Sous leurs atours innombrables,
J'ai entendu les gargouilles
Déverser les pluies gothiques,
J'ai senti les vents vivifiants,
Dans les tours, fouetter ma face,
J'ai vu les chimères en vigie
Sur la cité assoupie.

J'ai vu les Cathédrales
Lumineuses sous le soleil,
Vaporeuses dans les lointains,
En Vosges, Beauce, Loire ou Valois,
Sur les marais,
Dans les sylves...

J'ai vu les Cathédrales
Sans leurs riches vitraux,
Telles que jadis en leur jeunesse...
Et je les ai vues encore,
Sous leurs ciels d'ogives

Tout peuplés d'Ave ;
Espaces en poudroiements d'opales
Sous les vitrages en flammes.

J'ai vu les Cathédrales
Dans les nuits de guerre
Quand chantaient des enfants,
Tout blancs entre les colonnes
De l'asile secoué par le canon.

J'ai prié dans les Cathédrales
Dans les crépuscules froids,
Seul, sans ami, sans lumière,
Dans l'ombre des piliers...
Seul !

Sans robe de bure.


OINT de robe de bure !
Point non plus de pèlerine !
Ni de feutre, ni de gourde !
Sans bourdon à la main,
Pas même de chapelet...

Pèlerin, tu peux venir,
Avec croyance ou sans ;
Tu peux venir, béat,
Sans marches longues
Ni jeûnes, ni neuvaines,
Sans faire consacrer le pain.

Tu peux, douillet,
Porter ta boîte d'images
Et ton âme seulement,
Mais celle-là, ne l'oublie pas.

Et dans les enceintes sacrées,
Quand tu viendras,

Donne une pensée à mon cœur ;
Comme moi, comme moi,
Tu connaîtras Bourges et ses cinq porches
Qu'on ne devrait franchir qu'à genoux ;
Puis les sept tours de Laon
Qu'on ne peut voir sans frisson ;
Tu passeras sous le berceau de Saint-Denis
Dont il serait noble de baiser le seuil ;
Les vitraux en feu et en azur,
Barrage entre le nuage et le Tabernacle ;
A Chartres, glaceront tes reins.
Sur les fûts de pierre dans le chœur du Mans,
Tu poseras ton front étonné ;
Mais à Reims, la somptuaire, aux murs blessés,
Tes mains tremblantes s'appuieront.
Et chez Saint-Etienne de Beauvais, l'inaccessible,
Tu laisseras le vertige te saisir entier...

Pour qu'alors tu me donnes encore,
Une pensée, à moi qui t'aime,
Pèlerin sans robe de bure,
Ni pèlerine, ni feutre, ni gourde.

Le Soleil flamboie sur les Mondes...



E soleil flamboie sur les mondes.
Les cathédrales ont reçu leur parcelle
De feu, d'or et de vie.

Le merle lance son trille sous les feuilles
Au pied de l'abside.
Heureux est l'homme qui enfonça
La pierre première dans le sol vénéré.
Heureux est l'homme qui déposa
Au faîte, le bloc suprême sur la cité.

Ils sont morts, béatifiés par le geste.
Mais je chanterai leurs immortelles sommes,
Sous le soleil, mes frères, entendez-vous
Le cantique claironnant des cathédrales ?
Les martyrs thébains d'Angers
Ont répondu au mugissement
Des grands bovidés Laonnois,
L'Ange des blés de Chartres
Et celui de la Chapelle Sainte,
Ont salué Michel, l'Archange de la Baie,

La Vierge de Clermont d'Auvergne
Contemple le vieux Saint-Jean de Lyon !

Steinbach ! Cebazat ! Chambiges !
O vous, soyez vénérés à jamais,
Qui nous avez fait legs de rois.

Vos cathédrales chantent sous les cieux
Et leurs glas de ce jour de Toussaints,
Seront demain de triomphants Gloria
Pour nos âmes enfin apaisées.

Pérennité de la Pierre...

LLES sommeillent, les cathédrales,
Chaque dalle sous le pas
Sonne le rappel des siècles.
Les fûts des colonnes
Sont lissés du contact
Des foules en piété.
Les seuils sont usés,
Les poulaines et les souliers
Ont rongé la roche
Jusqu'à son cœur.
Les ogives poudreuses
Sous le fracas des orgues
Perdent leurs poussières.
Les vitraux tremblent
Quand déferlent les rafales.

Il n'y a plus de femmes en hennins,
Sous les porches.
Il n'y a plus de seigneurs en surcots,
Sous les voûtes.

La cloche, souvent du même bronze,
Redit son mille et millième Angelus
Ou jette son glas sempiternel.
Les cathédrales, mes frères,
Elles veillent encore sur leurs cités !
Elles se dressent encore sur les mêmes horizons !
Les cathédrales, ces sentinelles du Bon Dieu !

Les cloches fondues en grand mystère...

UEL est donc l'homme
Qui le premier fondit ce métal somptueux,
De cuivre, d'étain et d'argent aussi ?
En fit un sanglot, une fanfare, un tonnerre !
Quel est donc le Dieu
Qui créa cet homme ?
Qui donc suspendit ce bronze
Au beffroi sculpté d'une église
Pour que sa voix mugissante
Surmontat les cimes
Et réveillat les plaines ?

Cloches qui battez le ciel
Et aux vivants donnez
Le salut divin,
J'emporte votre souvenir
Au long de mes errances.
Voix de Roscudon
Qui passez le Raz,
De Strasbourg
Tonnant sur l'Alsace,

De la Sainte-Chapelle de Chambéry
Remontant le Nivolet...

Voix de partout,
Voix de chez nous,
Vieilles comme la Bancloque,
Massives comme la Savoyarde,
Tintements de chapelles,
Bourdons des basiliques,
Oh ! qu'ils sont doux
Les airains de chez nous !

Vous qui magnifiez la lumière ...

AGICIENS ! fumées devenues saphirs,
Soleils brisés en améthystes !
Votre œuvre,
Vitrages !

L'orgue vous fait tressaillir
Dans les plombs séculaires ;
Des flots de rose,
Des faisceaux d'azur, de flammes
Tombent de vos constellations !

Où sont-ils les verriers
Qui firent ces épousailles des pourpres ?
Ces azurs fondus en tonalités abyssales ?

Quels silices brûlés ?
Quels sels disparus
Firent votre chair translucide,
Servirent à leurs fours d'alchimie ?

Où gîtent-ils ces pères
Et leurs secrets troublants ?
Vitrages corrodés par les ans,
De parure et de lumière immuables,
Répondez à mon cœur !

La Vierge de Liais qu'ont vénère.

A mes filles, Paule et Maryvonne.

AITRE Jehan aux mains pieuses,
Il y a bien des siècles passés depuis,
Prit le bloc de liais dur,
Tailla, cisela, broda, ajoura,
Fit dans la pierre une robe,
Fit une douce Vierge.

Dans la pierre, fit une Vierge
Et sur son sein, mit
Un frêle Jésus.

Pour la Vierge, on bâtit
Un sanctuaire gigantesque
Avec des médaillons de verre,
Immenses comme des pans de ciel
Et tout scintillants de gemmes.
On éleva des tours comme des phares,

On mit des monstres à garder
La cathédrale dans les hauteurs,
    Et s'endormit la Cité,
    Sous leur sauvegarde.

Puis vinrent en longs cortèges
Les rois prier, les poètes rêver ;
    Puis toutes les gloires,
    Et des foules d'humbles
    A genoux, se mirent
Devant la douce fille de Galilée.

    Maître Jehan, depuis lors
Est couché dans les catacombes,
Et son nom, personne ne le prononce ;
Mais qu'il est enviable sur terre
De laisser une Vierge qui reçoit
Les prières, les pleurs, les mercis
Et qui bénit de son sourire sans fin
Les agenouillements des hommes !

Madones de France.


OMME elles sont douces, nos Madones !
Comme elles savent sourire !
Pareilles aux femmes de nos terroirs,
Elles sont de chez nous,
Toutes vêtues d'ample bure
Avec des couronnes de lys
Et l'enfant malicieux
Contre leur sein de pierre.

Elles font toutes des miracles,
Nos Dames de France,
Et versent aux cœurs des chevaliers,
Toute aide et consolation !
Elles se penchent vers nos petits
Et de leurs yeux sans prunelles,
Nous montrent l'azur de nos cieux.

Vierges des porches, des piliers,
Chères Notre-Dame d'ici,
Toutes nées de la Vierge de Chartres
Vénérée des vieux Celtes disparus,
Nous vous saluons comme vos fils ;
Et vous, bons imagiers qui les avez faites
Nous vous en disons merci.

La Ronde des beaux clochers



OURNEZ, les filles de chez nous,
Dans le vent des beffrois de France.
L'Epine en Champagne est un buisson de calcaire.
Le Kreisker Breton est une lance de granit.
Strasbourg est un haut phare de grès.
Trois escalades des doux ciels d'occident !
Blanche Epine !
Kreisker d'azur !
Rose Rhénane !
Dansez, les filles de chez nous
Aux beaux sons des beffrois de France
Epine ! Et Kreisker ! Et Strasbourg !

Sautez, les filles de chez nous.
Chaste ronde alentour nos flèches !
Les javelots Chartrains sont si grands !
L'aîné est lisse comme Saint-Pierre de Caen,
Le cadet, de pierre fouillée tel qu'à Rouen
S'alanguit le haut gîte de la Tour de Beurre.
Dur grain de Beauce !
Vigie sur l'Orne !

Vieil or de Seine !
Courez, les filles de chez nous
Dans l'ombre des clochers de France !
Chartres ! Et Caen ! Et Rouen !

Valsez de pieuses valses, filles,
Dans l'herbe de nos vieux moutiers.
Senlis, idéale caresse à l'œil conquis,
Bayonne, dards acérés, vermeil et sanguine,
Profils irréels sur le cloître aux palmiers,
Soissons, battu des vents d'histoire.
Valoise en charme !
Basquaise en feu !
Saint-Jean des Vignes !
Valsez de pieuses valses
Au chant des Campanes,
Senlis ! Et Bayonne ! Et Soissons !

Riez, les filles de chez nous !
Dans la lumière de nos pierres
Et toi ! toi l'esseulée, la Bordelaise,
Pyramide de Saint-Michel au ciel du Médoc,
Chante tes hymnes sur nos filles joyeuses !

Dansez, filles aux cheveux de châtaignes
Très riches filles de France !

La Pierre de Ma-Dame.


AÇON, donne-moi une pierre,
Une pierre gothique
Que je l'enchâsse
Dans les durs granits,
Dans les beaux schistes
De ma maison lointaine.
Là-bas, dans la lande
Que brosse le vent marin !
Dans ma vieillesse,
Je m'appuierai
A son tuf magique, comme le faisaient
Mes ancêtres à leurs pierres de conjuration.

Je la montrerai aux enfants
Pour qu'ils la vénèrent,
Elle qui tint dans la main
Du bâtisseur séculaire.
Je leur raconterai, aux petits,
La gloire de la pierre.
Je leur dirai les triomphes

Qu'elle connut avant de venir
Dans le pays des menhirs.

Et ils l'aimeront,
Elle qui vibra sous les Angelus,
Elle qui vit tant de pieuses foules...

Et ils la vénéreront
La pierre de Madame Marie !

Les serviteurs des Œuvres...


'AI vu ceux qui veillent en ces jours
Et de leurs mains protègent les œuvres :
Les architectes angoissés devant la tourmente,
Reprenant, sans cesse, la tâche des maîtres.

J'ai vu les maçons de ces temps
Injecter le ciment, aviver la roche,
Etager les blocs neufs, refaire le temple,
Panser la plaie ou la lèpre.

J'ai vu Armel, l'imagier de Tréguier,
Mesurant les volumes d'un œil sûr,
Amollissant un geste d'un ciseau dur,
Découpant une fleur de pierre.

J'ai vu Zettel, le bon verrier,
Sur les panneaux de lumière
Recomposant une scène, mariant les couleurs,
Touchant le vitrage de ses doigts de peintre.

J'ai connu la bonne chaisière d'Albi ;
Les gardiens chenus, érudits,
Regnault d'Amiens, Houvet de Chartres,
Ceux de Laon, de Bourges, vigilants, empressés.

J'ai vu les organistes faire mugir les monstres,
Heurter les voûtes de leurs tonnerres,
Abaisser leurs sanglots jusqu'aux suppliants
Dont ils râclaient les âmes d'invisibles archets.

La mort de la Cathédrale.

'OURAGAN frappe, le tonnerre enveloppe
Les hommes et la terre ; fulgurations,
Brasiers et horreurs ! Ce sont des hommes,
D'autres hommes qui font crouler l'enfer
Ravi au ventre de notre mère :
Les aciers, les taulites et le phosphore !

Entrailles hachées ou cœurs crevés,
Têtes enlevées, et bras, et seins,
Voici pour les chrétiens à terre ;
Mais la cathédrale aussi a gémi.

Les murailles cyclopéennes chancellent
Comme de fragiles membranes...
Hahan de la bombe qui souffle
Et courbe la pierre consacrée,
Craquement des colonnettes ;
L'abside s'effondre et s'émiette ;
Le clocher, de plein fouet frappé,
Vacille, tremble, tombe.
Fracassement des ogives,
Ecrasement des dalles.

Le flanc de Rouen! le chevet de Nevers!
La tour d'Evreux ! la nef de Gisors !
Pitié pour les hautes œuvres !
Les morts dans leurs sépulcres
Effrittent leurs os
Sous le heurtoir des torpilles,
Larmes d'émeraude des cloches qui fondent,
Moignons rougis des flèches abattues...

Dispersion de la terre sainte
Flagellée par l'acier maudit
Et sang répandu de l'homme
Qui a cherché refuge contre son frère.

II

St Denis des Rois

ILENCE ! Cet enclos,
Du monde, est le plus illustre.
Silence, et médite, ô mon âme !

Les orgues qui mugissent
Au-dessus des rois morts,
Les voussures secouées des échos
Des buccins, des trompettes
Et des Requiem,
Les croisées qui s'éclairent de ciel
M'ont accueilli et j'ai cru voir
Jehanne, la fille de France
Sous ces cieux gothiques.

Et j'ai cru voir aussi
François d'Angoulême aux côtés
Du grand Charles-Quint ;
Et Montmélian entourant son col
De l'étendard de Bouvines !

O fabuleux rappels
Montant de ces roches
Sous mes pas !
O races transmuées en cendres,
Célées par ces pierres ;
Toute la geste ici sommeille :
Mausolées, gisants, sarcophages
Evocateurs de gloire.

Dormez ! Bourbon, Habsbourg, Médicis !
Tiges illustres ! Noms géants !
Dors, Antoinette d'Autriche,
Dors, Louis, au Soleil orgueilleux,
Et dors, Guesclin, le Breton.

Et vous ! Isabeau de Bavière,
Claude de France,
Marie de Pologne,
Mêlant cœurs, os, là,
Ne vous éveillez pas !
Foules de spectres,
En cortèges de silence,
Accompagnez le poète !
Laudes éternelles !
Hymnes célestes !
Des hommes reposent ici,
Grands parmi les plus grands.



CHARTRES

Chartres, Fille du Ciel...

E jeune homme, un archange,
Sur la route a vu deux épis
D'azur parmi le champ d'or pâle,
Epis dans les javelles de demain.
Tiges mariales, l'archange les a saluées
D'un baiser, et les blés ont ondulé
Sous le souffle de son baiser.
Comme sous la brise d'été.

Notre Dame des Blés est Reine
De la glèbe chaude et vermeille.
Son temple est le plus beau
Que dressèrent mille années de peines.

L'archange a lancé son baiser
Dans l'éclatement solaire ;
Son front empli de rêves
Est nimbé du triomphe
Des hommes implorants et vainqueurs.
Et son vertige l'a fait chanter.
L'as-tu entendu, ô ma cathédrale ?

Il chantait à la pierre de Beauce
Son cantique d'ingénu,
Et la demeure de Marie,
Bourrée de Noëls et d'Ave,
Confluent de races, de tribus, de sangs,
Lui renvoyait ses échos d'allégresse.

Il chantait, l'archange :
« O vieille roche de ma patrie,
Temple plus grand, plus illustre
Que tous les marbres d'Athènes
D'amour, je suis venu vers toi
Des landes rocheuses
Où les Christ de granit
Ont de rudes visages.
Je n'ai pas riche langage ;
Mais j'ai un fier cœur,
Qui bat, qui bat ! »

« Grand'Œuvre sublime des logeurs de Dieu,
Flèches séraphiques, armes de foi,
Sœurs convergentes aux cieux,
De profils semblables
Et de vertiges pareils.
Et toi Vierge, qu'adoraient les Gaules,
Reine de la plaine au froment doré,
L'avez-vous entendu battre à vos pieds,
Mon cœur ? »

A Gisors sur les jardins blessés.



OUS le burg géant qui s'effrite,
Nicolas Coulle a taillé
La tour normande comme un albâtre.

Elle fleurit dans les plaines à blé
Du Val de l'Epte grondeuse...
Au-dessus des lilas et des roses pêchers,
Là, où les Celtes Véliocasses
Baignaient leurs enfants dans le torrent ;
Près du Pont-Doré où Philippe-Auguste,
En grand danger de noyade,
Fut sauf par le fils de Mello.

A la course de ma cavale,
Souventes fois, en nos rudes temps,
Je suis allé implorer, front bas,
Le grand Christ pendu au flanc du Temple,
Mais depuis, je ne suis pas revenu.

Sculptures gisantes
Au seuil du Portail des Epousées,
Anges musiciens de l'ogive,
Vous ne m'avez pas revu
Depuis les jours heureux !
Je ne mets plus mon front
Contre les pierres du bon Grappin.
Je ne m'incline plus
Dans l'église princière.
Mon âme a trop aimé
Par ces terres prolifiques !
Elle ne pourrait que sangloter
Si je revenais à Saint Gervais de Gisors.

Mais pour vous, blonde fille du Nord,
Pour vous qui m'avez fait chérir
Le beau et riche Vexin,
Un jour, dans la Paix, je reviendrai
Et je me prosternerai sur ces dalles
Qui vous portèrent tout enfant.

Rouen, haute et fragile Normande


OUEN, ô Rouen, Sainte meurtrie,
Tu es belle comme une reine abattue !
Ta robe déchirée a croulé dans la nuit
Et tes sculptures s'amoncellent à tes pieds,
Comme les fleurs sous le rosier
Qu'a fouetté l'ouragan et la foudre.

Les beaux métaux brassés qui priaient
Dans le ciel marin, en haut de la Saint Romain,
Fondus comme des cires,
Taisent leurs sonates géantes.
La Tour de Beurre œuvrée d'un Giotto médiéval,
S'est offerte aux aciers de bûcherons d'enfer.

Mais je suis venu un soir,
Comme un larron, je suis entré
Par le flanc ouvert de la Sainte,
J'ai volé un éclat de pilier
Que je garde comme un divin fétiche.

Et des fantômes jaillis hors de moi,
Se sont réjouis de mon viol sacrilège :
Cœur de Lion du Roi Richard !
Farouches Normands : Rollon et Longue-Epée
Enfouis dans la blanche Notre-Dame,
Vous m'avez reçu quand je suis venu.

J'ai foulé du pied, Gastinel,
Le juge cruel de Jeanne !
La dalle a sonné, lugubre.
Dans la troublante forêt normande,
Des rumeurs de légende,
Des échos de chevauchée
Sont remontés à mon appel.
Et j'ai moissonné des voluptés saintes
Dont mon être demeure secoué
Comme d'une symphonie aimée
Qui ne cesse de vibrer au plus secret de soi.

Beauvais, la sublime



EAUVAIS, entends-tu ma bouche
Aux prières ferventes, ô ma sublime ?
Le plus humble de tes bourgeois
Etait plus grand que moi !
Et Milon de Nanteuil,
Et Jean Vaas, et Chambige
M'ont fait frissonner de vertige !

Qui donc porta combles et toits
A deux cents pieds de la plaine ?
Le Dôme de Sainte-Sophie s'étrique
Près d'un tel orgueil vainqueur,
Et Saint-Pierre de Rome est sans audace...

Muraille ! Colosse arc-boutant l'azur Picard,
Elan suprême des maçons de France ;
Ictinos et Séti n'osèrent point autant,
Ces antiques dépassés par nos géants.

Le cœur des pâles hommes de nos temps
Se sent perdu et pusillanime
Devant ces cimes d'un âge perdu.

Combien étaient forts ceux d'autrefois,
Escaladant le ciel sans peur
Et bravant le tonnerre et le vent
Pour dresser un refuge digne de leur Dieu :
Une capitale de haute lumière !



METZ

Amiens, Fleur de Picardie

L a marché depuis les ponts de Somme.
Il n'avait pas le plomb du pèlerin
A son chapeau, mais un ruban cousu,
Le mécréant, par sa mie libertine.
Il a marché depuis les ponts de Somme
Et il a levé le front vers sa mère,
La cathédrale au visage inconnu.
Celle-la si vaste qu'il a eu peur
En mesurant sa taille au Maçon mort
Contre le temple d'Evrard de Fouilloy.

Les barbares pourront la jeter bas,
La Cathédrale écrase les envieux
De sa superbe impassible et divine,
Et de ses blocs, broiera les hordes serves.
L'homme est passé quand le soleil mourant
Comme au fier temps de Renaud de Cormont,
Enluminait d'écarlate et d'orange
Les doux festons de statues taillées drues,
Les Chérubins, et la Vierge, et les Rois.

L'homme est passé quand la rose brûlait,
Incendiée par les flammes d'occident.

Pourquoi frissonnes-tu, pêcheur têtu ?
Tripes luxurieuses ou cœur trop faible ?
Ou vent coulis sifflant sous le vantail ?
Ou bien mollesse de la jambe lasse
D'avoir porté l'âme inconsciente et veule ?
Pourquoi trembles-tu ? Couard ou joyeux
Contre le trumeau portant le Beau Dieu ?
Est-ce du chant « a Capella » venu
Jusqu'à toi comme un fleuve d'émois purs,
Depuis l'ange qui pleure sur Guillin ?
Quel génial archet de Paganini
A donc rénové ton âme encrassée ?
Trembles-tu d'être encore mal aimé ?
Mais qu'attends-tu de l'humain décevant ?

Sous ces voûtes en roches de Beaumetz
Tendues sur l'immense forum sacré,
Es-tu sanctifié du contact sublime
De la magique pierre d'Evangile ?
Arrête ta marche, mon frère errant !
Au delà de nos sens, par le non-vu,
Règne la vérité, fille de Dieu,
Et nous allons en aveugles au Phare
Levé dans l'ombre opaque de nos jours.

Senlis dans la Paix

BIME de paix des matins de mai,
Quand Senlis, le grand cierge sacré,
Flambe dans l'aurore du Valois
Au-dessus des jardins printaniers !

Le soleil dans sa montée,
Nimbe l'arche de ciel d'or
Et met des baies de lumière
Dans l'ajourement des oculi.

Les Séraphins aux ailes de phalènes
Penchés sur la Vierge endormie
Comme des Tanagras médiévales,
Dans l'air vif murmurent des cantates.

Le pèlerin au front blond chargé de péchés
En ce chant de ruches et ces vols d'hirondelles
Jette en écho sa honte au tympan cuivré
Par le vent des vieux siècles défunts.

Et dans un envol suprême
Vers les roses ardentes de Souldoïer,
Son âme mal incarnée, ravivée
Gagne les purs sommets d'un bond de rêve,
Dans le souffle des lys pour un temps d'infini,
Une seconde frêle de Paradis !

Meaux, la très précieuse


Beauté, Ombre de Dieu et Reine de l'homme !
Visage innombrable, qu'on poursuit, éperdu
Par toutes les cimes ; dans l'Etre et dans la Somme !
Vision d'infini tenue un temps, puis perdue ;
Mais célée en soi comme des feux de balafre ;
A Varrèddes, où dort la roche sous les blés,
J'ai retrouvé ta clarté et toutes mes affres
Ont fui sous les carillons et les volées
Montées des eaux de la Marne jusqu'à ces côtes
Aux pesantes moissons. Saint-Etienne de Meaux
M'appelait et son grand cri, en sa plainte haute,
De douleur, gémissait sur mes coupables maux.

J'ai marché vers ces lieux consacrés où Lenôtre
A frayé les allées pour les pas de Bossuet.
Les fleurs festonnaient la cellule de l'apôtre
Des corneilles en vols noirs, du ciel, me huaient...

Le souvenir cher de ce jour, comme la lampe
D'huile sainte, en mon cœur m'éclaire de ses flots,

Trésor béni des heures aimées, en mes tempes
Gardé, pour renaître demain en chers sanglots.

Par la voûte d'ifs amers que suivait le Verbe,
Des filles de lumière allaient sous les berceaux,
Langoureuses de leurs mille rêves superbes
Et leurs rires heureux couraient par les arceaux.
Les héliotropes, les sauges dans les parterres
Marquetaient le sol de leurs coloris précieux,
Lourdes tubéreuses d'or enivrant la terre,
Roses folles de parfum embaumant les cieux.

Mais plus encor, je vois sous les fûts de Varrèddes
Levés comme d'éternels cierges de rocs durs,
La dalle où le prélat sans peur et d'âme raide,
Au monde, ses arrêts jetés, en havre sûr ;
Dans le temple de son Dieu, est venu s'étendre...

O Madeleine près d'Augustin pécheur, prie !
Et fais silence, et chasse tes pensées trop tendres :
Bossuet qui foudroyait les rois entend nos cris !

St Jean de Soissons,
Hautaine et meurtrie.



RANDS geysers de pierres crues,
Ogives ouvertes comme portes de triomphe
Sur le plateau où geignent les vents
Dans les blocs étagés,
Sur les pas de Becket, j'ai traîné
Mon cœur peineux, calciné
Dans les feux de l'amour.

Et vous, ma toute belle compagne,
Vous le teniez si haut
Contre la cathédrale qu'il se purifia !

Cathédrale démantelée, déchirée,
Vierge meurtrie, blessée, irradiante,
Qui porte au beffroi du Nord
Le Grand Crucifié de tuf ;
Ils étaient deux qui sont passés
Dans la bise coupante,
Lames d'air taillant dans les peaux
Et cachant plus encore
Les cœurs dans les seins.

Les colonnettes tombées du temple
Craquaient sous leur marche.
Les sifflets des maçons sonorisaient
D'échos musicaux la splendide ruine.
Saint-Jean de Soissons, troublante roche
Qui languis et se délites
Sur les arbres échevelés et hurlants,
Tes geysers de pierres crues
Sont deux feux incandescents
Qui brûlent dans nos mémoires.

Laon comme un Phare de Dieu


U sommet du plateau,
Le dos tourné à Soissons,
J'ai crié mon salut à Laon !
J'ai crié « Alleluia ! »
Les sept tours
Sous un ciel en tourment,
Pareilles à un bouquet céleste,
Se profilaient diaphanes
Sur l'arête du coteau.

Et moi, sur le rempart,
J'ai couru et crié : « Alleluia ! Alleluia ! »
Et cent corneilles dans les tours
De bruire en voyant l'arrivée du solitaire
Sur la place venteuse et déserte.
Mais je croisai les bras,
Puis les détendis
Vers Madame Marie de Laon.

Et les bœufs de la légende
Qui hantent les hautes colonnettes
Virent sur le parvis, l'homme,
Le pauvre homme de ce siècle infâme.

Mais d'enthousiasme,
Je les saluais du feutre
Et je vins dans le temple
M'offrir à la Force des Forces,
En chantant encore : « Alleluia ».

Les carillons ébranlaient les tours,
Et je montais, et je chantais,
Et je criais avec l'airain.
Nos chants retombaient
Sur la terre de France
Et leurs échos s'égrenaient,
De l'Ardenne troublante
Au sanglant Chemin des Dames...

« Alleluia ! » « Alleluia ! »

Ma Patrie va ressusciter !...

À St Quentin, le Pélerin ...

UR la colline, Rome a décollé
La douce tête de Quentin,
Et dans le fût d'une colonne
On a creusé un lit pour son corps.
Dans la rivière de Somme,
On a caché les restes martyrs.

Bien des ans après, s'en vint
Une pieuse femme qui recueillit
Les cendres du Saint,
Et dans le coteau fit enfouir
Le fût de marbre et ses reliques.

Puis parut Honnécourt
Qui fit croûler le mausolée
Pesant aux os de Quentin,
Et planta dans le sol
Comme un grand signe vainqueur
Un temple avec double transept,

Une immense croix de Lorraine
Qui défierait les siècles et les guerres.

Quand vinrent les temps de feu,
A son tour, un pèlerin lointain passa,
Montant vers le galion d'Honnécourt
Et chantant, le cœur en liesse :
« Alleluia ! La France est retrouvée ! »
Car sa terre était délivrée
Et il portait son âme en ex-voto
Vers les sanctuaires protégés,
Cet homme venu de la mer
Où le soleil s'attarde aux soirées.

Ainsi, longtemps, ayant remercié
Dieu qui lui rendait son orgueil d'être,
Il releva son front de lumière
Et repartit dans une prière.

Metz allait carillonner,
Strasbourg attendait l'heure,
Autun chantait vers le sud.

Et la prière du pèlerin d'Armorique
Etait devenue une marche triomphale
Qui mourait loin sur la route,
Dans les plaines de Thiérache.

Reims, la très royale

OIR, proche de l'ange vermeil
Qui règne sur les côtes de Champagne,
A la pointe de la flèche de l'Abside,
Un rapace plane dans le ciel,
Et le centaure de son trait
Vise une cible à jamais inconnue.

Sourires immortels dans la pierre
Des visages en faction aux portails,
Vous m'avez salué, moi l'indigne !
Mille sonneries célestes ont fracassé
Le silence de mon âme
Et les fanfares royales,
Olifants, buccins et trompettes,
Ont transporté vers les régions
Peuplées d'immenses et d'extases
Ce plus pur flambeau de moi-même.

Vertige abyssal du cœur
Qui fond dans un parfum

De cierges brûlés,
Gorge serrée dans un délice
Qui fait un mal suave,
Amour de la pierre de cathédrale
Pareil à celui de la femme
Avec plus d'or vif
Dans l'alliage sacré de Dieu et de soi,
Fraction d'infini en marche vers le Tout...

Reims a jeté des trésors sur moi.
Dans un grand concert de foudres :
Sacres exaltants, cavalcades, vivats.
Le Sicambre courbé sous l'eau de Rémi.
Jeanne, fille royale qui frémit.
Cent génies en huit siècles
S'abîmant devant Dieu.
Grands hommes écrasant l'homme,
Et néants près du Tout Amour qui rayonne ici.

Toute la haute geste
Reçue en mes paumes ouvertes
Et sur mon front levé
Ainsi, à Reims, m'a pénétré
Quand j'ai osé avancer seul,
Sous la voûte de sainte magie,
Sonore de mille fastes mal enfouis
Et si pleine de Noëls,
Qu'elle vibrait encore comme les parois
D'un Stradivarius assoupi,
Heurté par le doigt d'un pieux magicien.

Prière en St Etienne de Châlons

RUIDES en collèges
Dans la forêt marnienne,
Sciences redoutables.
Alpin l'Evêque exorcisa la terre,
Et quand se para l'Occident,
Vint un cementarius inconnu
Qui dressa de fières murailles.
Et ses pareils
Disciplinèrent la pierre à l'ordonnance
De leurs esprits...

Et s'y maria le fils du plus grand roi de France
Après que la Pucelle y eut posé ses genoux !

Or, un soir venteux quand rôdait la guerre,
Un soir que venait l'odieux hiver,
Un homme cherchant le mystère
Dans la paix des ogives,
Priait sous la tour du Nord

Là, où Jeanne avait imploré
Cinq cents années plus tôt.

Les Saints du portail se couvraient
De nuit et de siècles.
La Chapelle de la fille d'Orléans
Etait sombre comme une cellule ;
L'obscurité montait aux voûtes
Et priait, priait toujours, l'homme éperdu
Pour la pauvre terre, notre mère.

L'Epine en Champagne, Buisson ardent.

RIÈRE de la route à Notre-Dame Marie
Dans le soir de Champagne,
L'humble fourré de la Vierge
A cédé ses églantines aux rosaires !

Buisson de tuf ardent !
C'est la prière de la terre d'Est
Qu'ont lancée les tailleurs de roche,
D'un labeur amoureux de Dieu.

Soir sur la glèbe qui fume,
Mottes sanglantes, de l'Argonne à l'Ardenne.
Dors, douce Vierge aux Epines
Le crépuscule met son safran dans le ciel.

Les deux clochers, fleurs de génie,
Dentellent les nuées coureuses.
Le Crucifié comme un Greco de pierre
Est sanglant de soleil abaissé.

Et ricanent, grimacent, moquent alentour,
Les gargouilles aux cent gueules
Versant l'eau d'orage sur les sépulcres
Dans un lent murmure d'Angelus.

A Troyes, ceinturée de lys...


AILLY, Damas, Maître Chambige,
Grands orfèvres, noms qui obligent,
Dans un envol d'âme, j'ai vu
Votre « taille » blanche, roc cru
Prélevé aux craies de Champagne !
Elle poudroyait dans la campagne,
Opale pure entre les monts
Adoucis et vêtus d'or blond,
Repoussant l'azur vif d'un rêve
Lointain touché de clarté brève,
Tôt revenu à l'indécis ;
Seule régnait l'œuvre en surplis !
Le soleil pare mieux les cîmes
Et dur, se refuse aux abîmes...
Seule régnait l'œuvre en surplis
Où le jour en jets de rubis,
Tombé des fragiles vitrages
Epandait ses lueurs d'orages
Sur les dalles des prélats morts
Dessous, sans âme, ni vrai corps.

Pierres de Troyes ; jaculatoires,
Serrées en faisceau d'ostensoir,
Piliers rosés, evanescents,
Relâchés sur des baies de sang,
Altière futaie gothique
Où se reforge un songe épique ;
Votre ciel d'ogives brunies
En écho, redit mon cher cri :
« Louange à vous, Maître Chambige
Grand orfèvre au nom qui érige,
Vous me versez la force au cœur
D'être un homme en ces temps de pleurs. »

A Metz Cathédrale Dorée !

U es belle, Metz, ma cathédrale dorée,
Estampe alanguie sur les remous de Moselle,
Aquarelle ocreuse avec des rehauts de jade,
Lavis bleuâtre des matinales brumes ;
Tu es belle comme un cantique de joie,
Mon église aux moellons d'or.

Metz, ô Metz, frais cœur de pierre,
A l'avant-garde de France...
Mutte et Chapitre,
Epées de vermeil,
Tours qui portez au ciel pâle de Lorraine
Le chant des filles aux tabliers fleuris,
Roides cylindres de Notre-Dame la Ronde,
Ogives suppliantes comme des mains jointes,
Semences de songes dans l'esprit
Eperdu à la recherche de l'inexploré ;
Tu es belle, Metz, ma cathédrale dorée.

Tu verses en nos seins un Te Deum
Et profiles sur nos pensées
La vision extatique du temple
Brûlé par des années de prières...
Hier encore sous la gueule chaude des canons...

Strasbourg en retour...

OUTES les cloches se sont éveillées dans la nuit,
Toutes les cloches de l'occident ont sonné.
L'aigle dans son repaire alpestre a tressailli,
Le strix dans son vol velouté, s'est détourné.
Toutes les cloches de l'occident ont sonné.
La frêle aiguille de schiste dans la lande
A chanté sur les menhirs endormis sous bois.
La chapelle perdue, aux dômes de l'Auvergne
A lancé son allégresse sur les puys.
La lance fabuleuse du Kreisker d'Armor
A mugi dans le vent de la mer ténébreuse.
Et Metz la Lorraine, pour sa sœur d'infortune,
Lui a répondu dans l'aigre blizzard du soir.
Les carillons de Flandre ont semé des mélodies
Les tintements de la Chartreuse ont fait écho.
Les grands cantiques de France envolés des pierres
Bruissaient sous les blanches étoiles du ciel froid ;
De Chartres, de Beauvais à Rodez, à Bayonne
Et de Laon à Bourges, et à la rouge Albi,

Partout le concert marial des bronzes en joie
Enchantait les cieux de notre terre meurtrie.

Car ce soir, ô Strasbourg, tu nous as fait retour.
Tes airains géants vont rugir dans la tour sombre,
Derrière les Vosges reconquises.
Mais si se taisent dans cette liesse
Des sœurs qui te saluaient autrefois :
Notre-Dame de Rouen,
Ou Saint-Malo de la Mer,
Aussi Saint-Pierre de Caen ;
Chante quand même, fille du Rhin, chante !
C'est pour ton retour qu'elles sont tombées.

Strasbourg, évangile de pourpre



TRASBOURG, toi qui m'apparus par un soir d'automne
Des flancs du Hoh Barr, piquée au-dessus des monts
Comme la vergue d'un voilier sur l'océan ;
Strasbourg, toi que j'ai vue en des nuits de victoire,
Irradiante sous de glorieux jets d'améthystes ;
Strasbourg, objet suprême du vœu de Leclerc,
Strasbourg, camée de corail, mâture précieuse,
Me voici revenu et le cœur tout battant,
Eperdu de retrouver ton mystère d'or.

Mes mains qui se joignaient dans celles de ma mère,
Ces pauvres mains qui ont touché tant de trésors :
Les palettes de Vinci et de Grunewald,
La chair déchirée de mes frères massacrés ;
Ces mains qui ont dressé le menhir dans la lande,
S'appuient sur ta page de rose et d'incarnat,
Et tout l'être défaille de te reconnaître.

Steinbach étage le grès sous les pieds de Gœthe.
Et Jean Hultz accueille de Ligne et Metternich.

Les archanges prêts aux envols d'apocalypse,
    Enlevés, contre leur magnifique pilier,
Claironnent ces triomphes aux temps qui se lèvent,
Les cathédrales sont des carrefours de gloire !

J'ai voulu mêler mon souffle aux grandes clameurs,
Breton, j'ai chanté mon Credo sous ces voûtes aimées.

Prière

    O Sainte Marie d'Alsace, je te confie
    Ma Patrie, terre vénérable d'occident,
Ses empires disparus dont nous sommes nés,
    Ses silex, ses pierres et ses chênes sacrés,
Et ses tombes Saintes et ses hauts Sanctuaires.

O Sainte Vierge, mère de France et d'Alsace,
O Marie tant chantée, tant aimée, mal priée,
Bénis tes enfants tombés à genoux, meurtris !
Sainte Madone au doux visage de chez nous,
Tends tes mains vers tes fils et relève leurs fronts.

O toi, Marie, notre mère de tous les temps,
    Marie salvatrice, prends notre vieux pays
Contre ton cœur et souris à nos pleurs, Vierge,
Toi notre reine qui nous sauves et nous aimes !

Colmar, aux pierres somptueuses

A feu Monsieur le Baron Evrard de Turckheim,
mort pour la France.


UE le sein bat au rappel
De la chère maison sacrée,
Belle comme un temple d'Ispahan
Ou comme un Alhambra nordique ;
Mauve et soufre, marbrures de sanguine
Des pierres de Wettolsheim
Que le Créateur a teintes de son feu !

La Vierge d'écarlate de Schœngauer
Dans les roses blanches et cramoisies,
Parmi les doux chardonnerets
M'a souri au bon temps. Ah ! j'y veux revenir !
Qu'elle était belle, la tendre église !

Depuis les vignobles des Vosges,
De toutes ses cloches elle m'appelait
Dans ses grands pans de verdure,

Au bord de la place ombreuse
Où la Lauch jasait par les lavoirs.

Mais les combats ont déchiré ces terres douces.
Je n'ai plus entendu le vent sous les tilleuls,
Ni le murmure de la fontaine dans le cloître
Aux ogives de rose brune. O Colmar !
Je te reviendrai, la ferveur chantant au cœur...

Je reviendrai par les vignes.
Par Riquewihr, par Turckheim ;
Pour encore m'abîmer devant la Vierge.
Je reviendrai prier par les mêmes chemins.

A Dijon sous le Jacquemart

E vieux Jacquemart fait grelotter l'air de Bourgogne, par ordre de Monseigneur le Duc...

Il a le nez gelé, depuis six siècles qu'il martèle ces nuées loin de son pays de Courtrai.

En triple file gothique, les tarasques ricanent sous la bise. Une de leurs mères écrasa certain usurier en tombant de son perchoir antique.

Sur le parvis, il y avait du sang noir.

Prends garde, grisette, ma fauvette sans tête, un basile en tarasque fermera ta bouche perfide !

La matrice géante où fut coulée l'église est brisée ! On ne refait point de Dame comme celle-là. De roche retroussée, rognée, brossée, domptée ; de pierres ocrées, fondues et lavées de rose.

La venelle à son flanc, garde le son des pertuisanes.

Le poète rampe à son pied et soupire.

Le coq baille son chant dans les cours d'alentour.

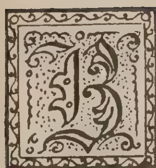
Le châtaignier d'où sortit la Vierge d'Espoir était gros comme une futaille de Beaune.

On ne taillera plus de tel bois, dur comme le cœur de vieux rouvre, et trempé par les siècles comme un acier... de tel bois, dur comme un sombre ivoire.

Mais l'âme de la Vierge tirée des forêts gauloises est de sang et de cristal sous le bois.

Et la Vierge secoue ses miracles sur la bonne terre de Bourgogne.

A Auxerre, la Somme de Bourgogne


OURGOGNE, terre où pinte le bon vin de Dieu,
Bourgogne où la foi a jailli, drue comme ceps ;
La nuit coule un crêpe sur la cité d'Amyot !
Seignelay erre en chantant près de Bethsabée ;
Son chant monte à mon cœur, comme un chant de Rameau.
C'est l'allegro de Bourgogne dont je frissonne.

La lune a passé entre les nuages pâles,
Sa frappe glace de platine les ogives
Et sculpte des camées de titans aux portails.
Les effluves des temps morts rayonnent des murs,
Me pénètrent comme l'astre perce les roses...
Suis-je moi ? Ou sont-ils "moi", les hommes passés ?

Beau Dieu d'Auxerre, né de la Vierge ; mon frère
Au regard de pardon ; Divin qui s'est fait chair,
Toi qui reçois bons et mauvais, les pèlerins ;
Quand je passerai sous ton geste, prends pitié
D'un cœur mal pénitent, mais qui bat de t'aimer,
Mon Jésus taillé dans la pierre de chez nous...

A Vézelay, dépositaire de notre fierté...

OUS reviendrons par ce chemin des Celtes
Montant vers la cité qui est reine en Bourgogne ;

Des pèlerins innombrables nous feront cortège ;
Nous retrouverons les moines, les manants,
Les seigneurs et leurs escortes,
Les Saints et leurs cantiques.
Girard de Roussillon nous recevra,
Son épouse aussi et ils nous donneront
L'eau pour nos bouches asséchées.

La demeure de Sainte Madeleine
Fraîche comme une cellule,
Les pierres brunes et roses,
Les socles torturés et les chapiteaux
Nous rediront la joie des imagiers.

Nous prierons encore dans le Narthex
Où prièrent les foules en espérance
Devant les voussoirs grandioses.
Et nous coucherons nos corps
Sous les grands arbres, dans le vent,
Sur la colline où nos pères veillaient...

Autun, comme un albâtre.

'ARROUX sous les hauts feuillages,
Les lavandières dans les ombres
Et les vieilles portes de Ville poudreuses,
Arceaux roux sur les routes brûlées de l'été ;

Les granits rouges du Temple de Janus
Eboulés dans l'herbe du pré
Et ces sonnailles légères dans l'air
Sur la Ville alanguie ;

Le dard gothique éperonnant
Les azurs dansants du Morvan
Devant les Monts Eduens ;

Et le corps roman blotti
Dans la clarté du bout du mail
Où la fontaine douce et blanche
Comme une frêle communiante
Eclaire tous les témoins des autres temps ;

Le tympan au grand Christ,
Les démons et les Anges,
Jouets de pierre échappés
Des mains de Gislebert,
Le vieux tailleur d'images ;

Je les ai connus, ô Saint Lazare,
Calme reposoir sur la terre du Morvan
Toute fracassante des bruits du passé.

Bourges, très riche fille de France.



E vent chante ses motets dans les arcs
Et nous les avons entendus mourir
Dans l'air vif du vieux Berry
Que César souilla de son glaive latin.

Entre les psaumes des officiants,
Sous le mur qui porte la chair du vieux temple
Implanté sur les restes des aïeux,
Chaque rafale disait le carnage ;
L'orage d'autrefois roulant sur le sol
Le Sang et la Chair des épouses et des fils,
Emportant la clameur de la femme ensanglantée
D'Allovic-le-Biturige.

Turquin précieux, levé contre les cumulus,
Tu as jailli entre les saulaies de la plaine,
O très riche fille de France !
Et nous t'avons aimé dans notre amour,

Beau Magnificat aux colonnes pures
Dressées comme de géants blocs néolithiques !

Agenouille-toi, pèlerin,
Ame pleine de joie !
Que s'enfouissent les douleurs,
Que s'ouvrent mes yeux d'amour ;
Se pose sur ma face, le masque d'amour !
Le cœur de l'homme est vaste comme les mondes
Et porte des cathédrales par centaines,
Et des abîmes, hélas, sans mesures...
Mais toi, Bourges, au sein secret du cher pays,
Cachée, avec alentour, en signe de croix,
Des cathédrales jetées sur ce terroir prédestiné :
Beauvais, Amiens vers le Septentrion, à la tête !
Rodez, Albi sous les pieds, vers les sols chauds !
Strasbourg et Rouen posés comme les clous
Dans les très saintes paumes du Christ !

Bourges, toi la très riche fille de Jésus,
Entourée du rosaire des basiliques
Comme le front de Marie est nimbé d'Ave,
Tu portes nos âmes rénovées vers les cieux.

Clermont, de lave et de rose...



OMME un vaisseau à l'ancre,
Deux flèches en mâture,
Sur l'écarlate mordoré des toits,
La fière mariale face aux volcans,
L'abside contre les Alpes qui scintillent, loin,
Nous brûle de ses moellons noirs.

Dure roche d'Auvergne,
Pierre de roture sertissant les gemmes,
Vitraux de pourpre et de rose
Fondus dans les feux séculaires !
Le cœur de l'homme
Se dilue comme un cœur d'enfant
Et son battement émeut
Jusqu'à la Vierge de Bronze Vert
Qui veille sur le comble,
Reine des cîmes calcinées,
Vigie d'Arvernie dans le vent
Tombé des monts aux cratères noirs
Sur la plaine étale à leurs pieds.



LE PUY

Le Puy, reine en majesté

Ù sont-ils ? Tous :
Le cerf qui traça l'enceinte
Sur le sommet du mont ?
Les anges qui bénirent l'église ?
Le bâtisseur séculaire
Qui leva les pierres volcaniques
Entre le Mézenc et la Chaise-Dieu ?
Les maçons qui, comme un pont,
Jetèrent la nef dans le vide
Et l'étayèrent de porches triomphants ?

Sœur de Chartres, la Fervente,
Sœur de Saint-Michel des Brumes,
Assaut des roches sombres,
Veilleuse des siècles passants ;
Combien de mules ont butté
Dans la montée, sur les laves ?
Combien de cavales, sous les rois
Ont fait sonné la terre vellave ?

Et de moines silencieux,
Nus sous les cilices et la bure,
Ont ici prié, venus des rivages lointains ?

Combien sont venus se perdre
Sous les diadèmes de rubis
Des voûtes austères, dans la senteur
Pesante, ineffable des lys ?

Et quelles femmes troublées
De rêves inavouables,
D'hommes brûlés de passions,
S'étendirent comme moi
Sur la noire Pierre-des-Fièvres ?

O Marie de France, de si douces mains,
Touchez mon front de pécheur dément ;
Pardonnez à la suppliante alouette
Qu'est mon âme enchaînée,
Montant sous le soleil, à ce Sinaï,
En criant d'espérance !

Rocamadour,
Humblement célée sous terre.

IERRAILLES brunes, pierrailles brûlées !
Terres peuplées de rossignols en folie,
Parfums de mai et mélodies...
Rocamadour gît dans ces Causses,
Taillé à vif, faille de verdure
Qui crève la plaine chaude.

Voie sainte au flanc de l'abîme,
Voie sainte dont les cailloux
Sont polis en galets sous les chaussures
Par tant d'hommes descendus au val ;
Où donc ont-ils semé leurs os, ceux-là ?
Marche à la mort est la vie !
Depuis mille années ou vingt siècles,
Ils n'ont cessé de passer, de prier,
Ou d'expier comme nous, mon frère pénitent ;
Mais leurs âmes une heure, un jour, ici arrêtées,
Ont laissé des baumes dans l'espace
Au-dessus de l'Alzou qui caresse les moutiers.

Sur la voie des prières, mon frère,
Isolés des curieux, marchons
Parmi les légions de fantômes :

Saint Dominique, Engelbert de Cologne,
Robert aux blanches mains,
Henri Court-Mantel
Et les monarques des lys,
Puis tous les chrétiens en arroi.

Zachée accueillait leurs prières,
Il recevra les nôtres.
Montons vers la Paix du Parvis,
Halte d'ombre sous les masses calcaires
Retenues par un décret sur les autels,
Eboulis en gésine
Depuis les temps sans hommes.



REIMS

Albi en géante terre-cuite.

NCRÉE sur le fleuve limoneux,
La caravelle rouge ensanglante l'azur.
Tuiles cuites du feu des fours,
Tuiles brûlées de soleils séculaires,
Etagées comme en un temple de Chaldée.

Silence dans le Saint des Saints
Gardé de statues pareilles à des ivoires !
La Paix descend de la voûte aux ors fauves
Tendue sur ces lieux où agonisèrent
Des hommes marqués de supplices antiques :

Râles et cris d'Albigeois,
Brasiers : plombs en fusion et poix,
Sang dans la terre et cendres d'humains.

Les briques aux savantes peintures, dans le Temple
Redisent ces horreurs jaillies de l'enfer ;

Mais qui donc encore s'y attarde ?
Des roses s'effeuillent sur les marbres
Dans le jardin, entre l'eau et la caravelle.

Roule et jase, Tarn aux vagues de rouille,
La marche à la mer se soucie bien
Des râles et des rires d'humains...
Il n'est plus que des pèlerins pensifs
A se souvenir sous ces murs brûlés,
Et de pieuses femmes sous le riche portique
A prier pour les défunts, fils de Dieu...

Les Saintes-Maries

A nef des Saintes de Judée raille les craintes,
Depuis dix siècles qu'elle Les garde des flots
Dont le chant grondeur, sur la pierre, fait écho,
Déchirant dans les vieux créneaux ses hautes plaintes.

Saintes Maries de la Mer, vos campanes tintent
Sur les doux tamaris et vont jeter sur l'eau
Leurs hymnes d'argent comme de divins sanglots :
La muraille d'ocre garde les os des Saintes !

Hardis sur leurs fiers chevaux, veillent les Gardians,
Apres, hurlants fils de Sarah, prient les Gitans
Poussant aux vagues rudes qui Les apportèrent

L'effigie naïve des Saintes en prières...
Et vous, cœur de Mireille, invisible, insaisi,
Mystère en moi ! Par vous chante ce cher pays.

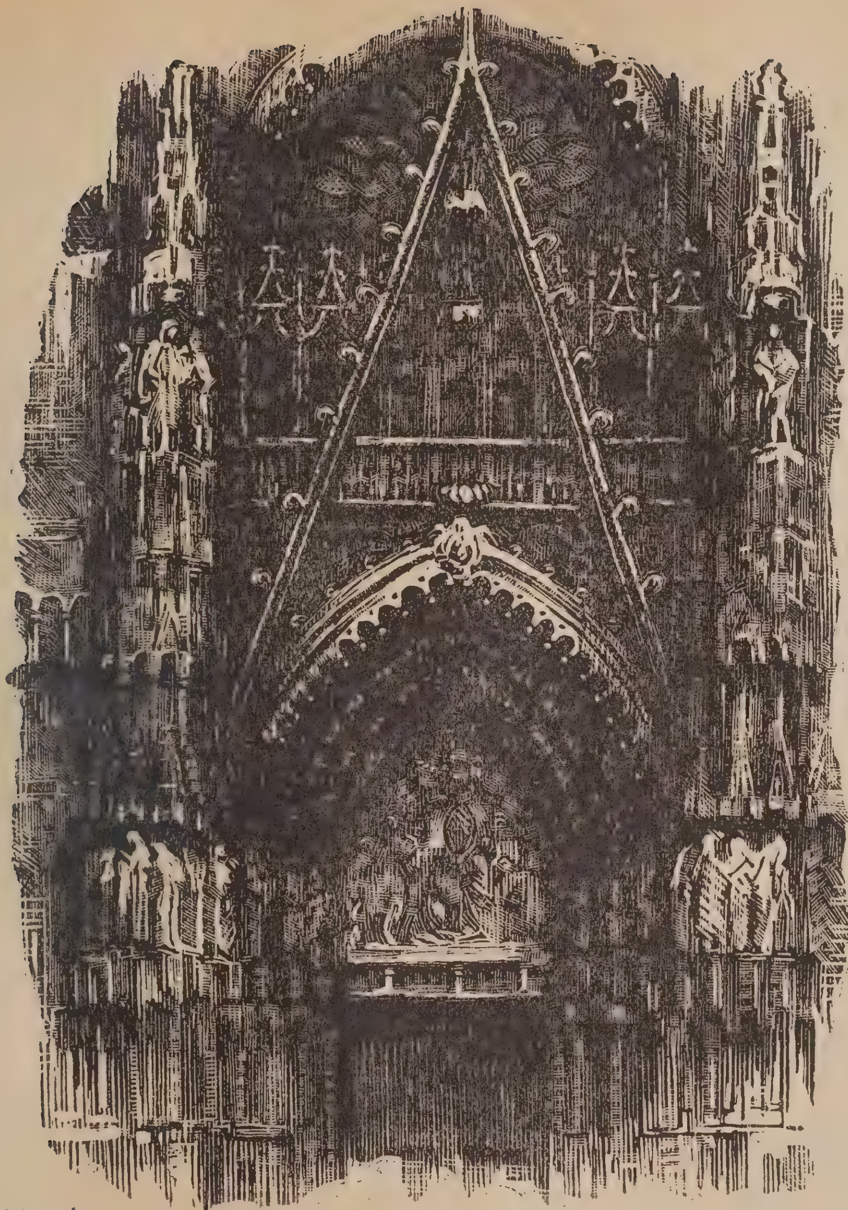
Elne aux pierres d'or brûlé.

ACE à la Madeloch et à la Massane
Tours veuves des feux d'alarme,
Gardiennes antiques de ces monts,
Les jardins du Tech
Dorment sous les fruits.

Dans ces lieux, les Gauloises,
Sans appel, jugeaient les plaintes
Des mercenaires de Carthage,
Et le Hardi brûla ses ennemis.
Les pierres d'église en sont rouges encore.

Gaïsson y tua le petit-fils d'Hélène ;
Mais le Canigou brode les cieux de sa neige,
Et la mer jase dans la baie d'indigo
Comme en ces temps révolus.

Le cloître beau comme un palais mauresque,
A la pensée, voile ces heures féroces.
Les purs arceaux se courbent sur la lumière.
Passeroses, aloès et cyprès
S'enracinent dans la cendre des moines.
Et parfois la tramontane chante
Sur les lions des chapiteaux aux tons d'ivoire !



ROUEN

Serrabone,
dans les hauts schistes

'ÉGLISE se ruine sous la Tramontane,
S'écroulant sur les vallons...
Les Sarrasins sont venus mourir
Plus haut, dans les Aspres.
Mais Tixador, un soldat de Verdun,
Sommeille avec d'autres catalans, ses pères,
Sous les herbes et les bris de pierrailles,
Au pied de la muraille délitée.

Serrabone, Serrabone !
Pronaos taillé dans la sanguine,
Rouges et roses et mauves,
Ivoires aurés de soleil,
En loggia sur la cendre rocheuse,
Joyaux pendus aux schistes gris du mont.
La campane secoue l'air parfois
Quand passe un pèlerin en ferveur.

C'est un sanglot d'ange
Qui descend vers le Tech,
Lentement comme une prière de mourant.

Bayonne, sous la Rhune...

ELLES basquaises, flèches d'opale,
Reines du doux pays vert,
Lancez vos célestes sonnailles
Sur les blancs logis des collines,
D'Ascain à Loussohoa !

Que tressaillent les vallons
Où chante Eskaldüna !
L'Adour emportera vos Te Deum
Jusqu'aux rives des terres lointaines...

Sous vos battants de métal,
Tremblera le temple médiéval
Comme une alvéole de géantes prières.

La Rhune alanguie sous les nuées,
A l'horizon, dernière Pyrénée
Devant la mouvance atlantique,
Recueillera les volées mariales
Qui montent de la plaine dorée.

Et les enfants basques
Coiffés de bérets rouges,
Sous les palmiers du cloître,
Danseront des fandangos
Au fracas des bourdons.

A Bordeaux, triade d'épées...

E ciel houleux déchire ses cumulus
Aux dards aigus des clochers,
Trois tours en gerbe blanche :
C'est Saint-André de Bordeaux !

Dans le flagellement des trombes,
Dérivent les pigeons vers les oculis,
Et les vieux saints magnifiques
Mouillent leurs robes effritées
Aux pluies océanes.

J'y ai tant prié, un seul jour !
Que le gémissement des meneaux
Sous les rafales de mer,
Et le chant des complies me reviennent
Dans ce soir, comme en cette heure
Déjà lointaine et jamais oubliée...

St Seurin, haut lieu du Médoc.



A place est froide comme la bise, cimetière perdu
Où jouent les enfants et rêvent les vieillards.
Nos pieds pèsent sur des poteries funéraires.

Véronique qui pansa le Sauveur
A dormi dans cette argile.
Sous les lueurs sépulcrales,
Parmi d'autres cercueils de pierre,
Son sarcophage s'offre dans la crypte.

Rappel de Zachée, publicain de Judée,
Rappel de Roland qui sonnait de l'olifant !

De gros piliers, rivaux de Beauvais
Et des portiques, frères de Vezelay,
De même roc et de destins pareils,
Disent à l'âme les fastes de ce sol.

O vous, dont la main tremble à mon bras,
Entendez-vous les voix qui montent de la terre ?
C'est un clairon qui brame comme un cor,
Une cloche qui mugit dans la paix,
Toute une gloire qui naît sous nos pas !



SENLIS

A St Emilion, sous les pampres.

E jet des pierres gothiques
Chevauche l'arête du coteau,
Mât ajouré, foré, chantant
Au vent des vignobles
Sur l'église des fils de Benoît !

Ils ont creusé la grotte d'Emilion
Et taillé dans le roc vif, ces fils de Benoît,
Des colonnes de cyclope
Rudes comme des bures,
Fortes comme des cœurs
Pour porter la colline et le phare.

Beaux fronts de Nikés
Sont ceux de mes sœurs blondes
Qui vinrent prier à mes côtés,
Fronts nimbés de lilas et de roses,
Dans la lumière glissée sous la voûte.

Beaux fronts penchés sur les morts,
De mille années plus vieux qu'Emilion
Et qui montrent leurs os dans les sarcophages,
Troglodytes allongés sous les laudes jadis
Et qui ne reçoivent plus qu'un regard.

A Saintes, la très douce.. (1940)


'AI revu les arènes aux masses calcaires,
Les portiques de lumières tout grand'ouverts
Parmi les ravenelles d'un vieux sol sanglant.
J'ai revu dans l'arc poudreux des latins pompeux,
Le jet des pinacles de Saint-Pierre de Saintes
Et j'ai retrouvé, caché en mon plus secret,
Le souvenir haï de mil neuf cent quarante,
L'année mère de la honte et de l'épouvante,
Où harassé, cheminant dans le vent des glas
Abattus sur de mornes foules en arroi,
Je côtoyais les ouvriers creusant des refuges
Dans les chaussées parsemées de tessons antiques ;
Où je heurtais mon regard las de trop d'horreurs
Aux visages crispés de ce pays suave
Qui me vit dans un matin de juin, pleurer
De détresse dans la clarté du sanctuaire.

Charente bleue, Charente bleue !
Te Deum ! Je suis revenu !
Je voudrais sur la tour énorme

Monter une flèche plus haute
Que les Babels de Chicago !
Les grands palmiers des jardins brodent
Un ciel de victoire aujourd'hui...
Garde, ô beffroi, mon vieux sonneur,
Ta calotte de bon chanoine :
Elle a vu fuir les hordes vertes,
Et je viens, pèlerin, chanter,
Là où j'ai sangloté naguère...
Mon cantique aux chœurs des Santons
Se mêle doux comme un amor
De Monteverde, se brisant
Sous les voûtes inachevées...

Saint-Pierre de Saintes où j'ai tant espéré,
Tes murailles sont d'amples vestiges d'amour
Que des bâtisseurs émouvants n'ont pu finir,
Mais elles ont tenu nos envols les plus hauts.
Cathédrale, ô cathédrale, ex-voto immense
Et permanent jailli du cœur des fils de France !

Poitiers.

Comme un sanctuaire britannique.

A son Altesse Royale, la Princesse Cornélie de Bourbon,
très respectueusement.


ÉVÉLATION d'un parfum qui depuis lors suit
Mes songes : Parfum d'une javelle de lys
Pesante à mes bras, toute blanche et alanguie,
Dont la fille des rois baiserait les calices,
Je suis venu prier, âme et cœur embrasés
Sous la croix pourpre où meurt mon doux frère Jésus,
A Poitiers-la-Sainte aux ogives érosées ;
Et Jésus le Très-Douloureux, là, m'a reçu.

Dans l'aurore froide, aux complaintes des matines,
La galerne brossait Thomas sous les voussoirs,
Reste d'hiver célant la tempête en gésine,
Et des lambeaux d'épopées, des râles de gloires
Montés de la plaine erraient au long des murailles
Nues, roides et rêches autant qu'à Péterborough...

Vent ! Vieux rapsode qui burines nos entrailles,
Rappelle-nous la geste sans fin des héros !

Vouillé, Moussais, Maupertuis, trois pages de sang :
Clovis, Martel et le Bon piétinant la glèbe ;
Clameurs des vivants ! De profundis aux gisants ;
Germains, Arabes et Anglais ; Princes et Plèbe ;
Puis Jeanne, fille des lys saluant Thomas
Devant moi et priant pour la France en douleurs,
Immaculée rachetant les siens d'un trépas ;
Tous ces cris, le temple les répète sans leurre
Au pécheur durci qui prie sous la croix rougie
Dont s'empourpre le vitrail dans la froide aurore.
Et lui, le mal-repenti, s'émeut, assagi
Un moment trop bref sous le fouet du remords
Né du regard torturé d'un Dieu crucifié.
Les angoisses reviennent, fleuries sur ses vices
Qui poussèrent son cœur par de trop fols sentiers
Et las, il pleure à son tour, le front dans les lys.

Le Mans, Diadème d'un Dieu.

ES piliers levés en colosses
Autour du chœur vertigineux,
Plus beaux que ceux de Beauvais,
De Bourges ou de Cologne,
Ont conduit mes prières
Droit au Père du Monde.

J'ai mesuré ma taille frêle
Au grand mur des Cénomans,
Dans le champ des dolmens,
Et j'ai prié au long du Temple,
Le front contre la chair des mégalithes
Enfouie dans les bases du vaisseau à l'ancre.

La cathédrale serre avec tendresse
Contre son flanc, le vieux menhir, son aîné.
Les anges du chevet sont décapités
Par les tempêtes des hommes en folie.
Une moniale passe près des logis sculptés.
C'est un soir automnal si calme,
Dans l'effeuillement orangé des arbres,
Sous la triple volée des arcs ;
Que la brise même jase des prières !

Angers comme une tente d'ave.

U long de la douce Maine,
Nous entendrons le son des battants
Frappant les cloches
Sur le coteau des Andecaves.
Montons ! Montons !
Vers les flèches altières,
Vers les statues thébaines,
Qui veillent à la façade
Devant le grand couchant.

Un mendiant, frère de Jésus,
Tend la main sous la porte
Aux étranges ferronneries.
C'est là que retentit le cor de Dumnac,
Le Celte fidèle. Saluons le héros !
Saluons le pauvre ! Saluons Jésus !

La voûte de calcaire sur les fidèles
Se tend comme un dais géant.

L'orgue remue les ossements enfouis
Sous ces fondements séculaires :
René, le duc d'Anjou
Qui frémit sous les Te Deum,
Freppel, le fils d'Alsace
Qui dort loin de ses burgs...

Saint-Maurice, Saint-Maurice,
Toute la semence, par toi
Jetée en mon sein dans les dimanches
De naguère, éveille des échos ;
Et à des lieues, je te lance,
Ma cantilène d'amour.

Nantes, de très haut lignage

ES pierres blanches de Mathelin Rodier,
Que disent-elles ? Que disent-elles ?

Echos aux confessions de Gilles,
Le tueur à la Barbe bleue ?
Renvois des clameurs des martyrs
De Carrier, le noyeur féroce ?
Gardent-elles les chants funèbres ?

Non ! Non ! Non !
Lamoricière au Nord,
Richemont au midi,
En tombeaux dignes de Rois
Sont dans le silence,
Et muets sont les murs !

Parfois une cloche secoue sa plainte
Sur les encorbellements de la Psalette ;
Mélancolie du coteau gaulois !
Un bateau mugit dans le port,
Et se brise le charme,
Et répond la cathédrale
De toutes ses pierres blanches...

A St Guénolé de Batz


OUS le granit de Guénolé :
Chemins de poussière chaude,
Salines, saturées d'effluves de violette
Sous la tour des paludiers rouges.
De Noirmoutier à Hoédic,
Barques comme des cygnes
Pailletant la mer enluminée...
Sur les vastes eaux sans fin
Et sur les marais à sel
De larges vols de pétrels...

Et de Saint Guénolé, rude église,
A la fière collégiale de Guérande,
Commence la terre d'Occident qui s'éploie
De la fosse atlantique
Aux cîmes vosgiennes.

Envolez-vous, angelus de Batz !
Que Saint-Maurice d'Angers

Reçoive votre salut
Et vous donne réponse !
Que Notre-Dame de Chartres
Porte tous ces échos
Jusqu'à la Champenoise Epine !

Et que tressaillent et se mettent en branle
Toutes les flèches, toutes les tours,
Jusqu'à Notre-Dame de Strasbourg !

D'ordre du barde, ce soir,
C'est le relais des bronzes !

Carnac,
Chair vive de roches illustres.

UMBLE, et vénérable entre toutes,
Arche taillée au cœur des menhirs ;
C'est à genoux dans les ajoncs,
Dards enfoncés dans ma peau
Que je veux venir vers toi, ô ma Sainte !

Les monolithes moussus des ancêtres
Tordus comme des rouvres, dans la lande,
Me disent que tu es souveraine.

La mer hurle dans les falaises...
La mer chante dans les estuaires...

Mais sous les arpèges lancés
De l'aiguille de Cornély,
Son ressac n'est qu'un sanglot.

Carnac, enfantée de la chair
Des mégalithes découronnés,
Sur ce sol, fier parmi les fiers,
J'écoute dans le soir qui brille,
Ta prière de cloches pures
Qui court sur l'océan houleux,
Et sur les guerriers que recèlent
Les humus noirs de tes Tombeaux.

Dolmèniques et Vénètes,
Sombreuil, Corday et Gesril,
Héros sombrés
Sous mer et terre !

Ici Gavrin'is...
Et là Quiberon...
Sous Saint Cornély !

Morbihan !
Morbihan !
O Morbihan !

Quimper, la dernière gothique

UIMPER, vieux refuge ciselé,
Dernière gothique devant la mer océane,
Dernière cathédrale du Continent,
Où des femmes en costumes chatoyants,
Coiffées de savantes dentelles immaculées,
Drapées de safran, d'ivoire ou d'écarlate,
Promènent leurs clartés entre les piliers !

Les deux clochers, frères identiques,
En grande beauté, font chanter le vent.
Comme des flûtes de granite.
Gradlon, le roi d'Ys, à cheval
Sur une monture de pierre,
De ces tours, garde l'Occident.

Sous le portail
Deux filles brodent,
Et leurs coiffes claires
Font de la joie en nos cœurs.

Vous en souvient-il, mon amie catalane
Perdue sous ces cieux mouvants ?
De bleu vif se paraît la fille de Penmarc'h,
Et de mauve s'enluminait la Fouesnantaise ?

Pardon à N. D. de la Joie.

IGOUDEN, ma sœur, à genoux !
Tabliers verts, tabliers roses
Parmi les pierres noires.
Tabliers blancs brodés d'or !
Tabliers d'or aux fleurs de sang !
A genoux, mes sœurs de Celtie,
Fuseaux blancs et corsages de soie !

Les rauques colères atlantiques
Font hurler la sirène d'Eckmühl.
Tout le phare brame ;
Mais Notre-Dame de la Joie
Secoue sa plainte grêle.
Priez, matelots endurcis,
Priez sous la vieille chapelle
Au toit verdi de mousse.
Et chantez avec les Orantes,
Car la vague est traîtresse
Et sournoise est la roche.
Fille jolie qui veux rire, prie encore !
Un jour ton tablier sera noir,
Car la mer folle, ce soir
Encore, demande des trépas.

Notre Dame de Tronoan

OUT au bout du champ,
Il est une palud
Auprès de l'Atlantique
Mouvant et mugissant,
Des pierres levées y dessinent des cercles géants
Et des néolithiques y ont semé leurs restes.

Dans les pierres ont prié
Des prêtres inconnus ;
Dans l'oppidum du landier
Veille une chapelle sur la baie
Depuis Penmarc'h jusqu'au Raz.

Aiguille de pierre forée
Où s'ébattent, libres,
Les cloches qui hèlent
Les voiles perdues dans la houle ;
Verrière rayonnante
De ses flammes de granit,

Rugueux fleurons
Rongés de sel,
Corrodés de vent ;

Et trois croix sur un socle
En un troublant calvaire ;

Et des vols blancs éclairant les nues,
Oiseaux de mer par milliers ;

C'est Tronoan, le Saint-Lieu,
Veilleuse pétrifiée sur la baie d'Audierne,
Suprême floraison des ogives
Avant les gouffres marins.

N. Dame de Kreisker

ANCE de Dieu fichée en terre par Lui,
Epée des hommes levée au ciel par eux,
Ce granit pesant et redoutable,
Posé sur ses colonnes de transept
Comme sur des cuissards invincibles,
Quels vents n'a-t'il défiés ?
Quels chants n'a-t'il lancés ?

Ses frères de Coutances,
Ou de l'Epine, ou de Strasbourg
Ont leurs pieds solides en terre.
Mais lui, le fier Kreisker,
Appuyé sur ses béquilles rocheuses,
Hurle dans la tempête démente
Et ne s'incline point sous ses coups.

Dans la brise amère et miellée,
De sa voix, il rase l'ajonc clair
Et court sur les bruyères.

Kreisker, grand Kreisker des Bretons,
Je bénis ta grave chanson
Qui s'alanguit aux cœurs en exil
Et les berce aux heures de péril.

Tréguier, comme le dard d'un ajonc.

E sentier tournait et le landier jaune
Livrait des lambeaux d'horizons.
L'âme était prête, recueillie,
Attentive à recevoir l'émoi
Qui tomberait du coteau.

Alors, des pins à la ramure déchirée,
Est venue la vision demandée,
La levée des pierres savantes
Au-dessus de la coulée du Jaudy,
Myosotis, jades moirés de violette
Sous le hérissement ogival...

De l'austère et doux paysage,
La vénéneuse et chère beauté renanienne,
Le séraphisme pur d'Yves du Minihy
Venaient en effluves mystiques,
Troublant rappel des fils de Tréguier...

Cathédrale qui saisis le cœur d'homme
Comme le Celte fouille aux entrailles,
Roc médiéval ! De quelle argile sont les fils
Nés sous tes cieux en marche toujours ?
Rude granit, Parthénon du vieux Trégor,
Redis la splendeur mortelle des verbes d'or !

Belle cathèdre de Tréguier, pique d'ajonc
Qu'effilent les vents amers d'océan,
Ton cloître est sans écho,
Et seules bruissent tes colonnettes grises
Quand les mettent en rumeur les volées de cloches
Et la complainte sifflante du froid noroît ;
Cathèdre de Tréguier parle-nous de tes fils !

Notre-Dame de la Rose-Clarté

ÈME ton Angelus, Marie,
Dans l'air aux senteurs d'ajoncs fleuris.
Du clair javelot de pierres rouges,
Sème ton Angelus, Marie !

Des nichées d'oiseaux
Répondent à tes prières,
Sème tes Angelus, Marie !
Les marteaux par centaines
Font sonner le granit rose
Dans les carrières du val.

Notre-Dame, Notre-Dame de chez nous,
Veilleuse sur la lande erratique,
De tous tes Angelus, ô notre mère,
Chante ! Chante avec les marteaux !
Sonne ! Sonne avec les roches !
Cantates et sonnailles...

Cantates et sonnailles
De la douce Marie de chez nous,
Priez ! Priez pour les carriers !

St-Malo de la Mer... (1939)

A ma femme.


comme je t'aime, toi, la première
Qui m'entras dans le cœur,
Cathédrale de la mer,
Beffroi fleuronné sur les antiques logis !

J'ai levé mon front
Vers ta tour battue d'ouragans
Où je venais dans le noroît
Face à la mer hurlante,
Déferlante, hautaine, folle,
Champ d'émeraude et de jade
Mouvant vers les Minquiers et Jersey...

Sur la dalle où repose Cartier,
Le navigateur du Saint-Laurent ;
Dans la chapelle où René
Vagabond, rêveur, inlassable,
Couché par le trépas,
Vint terminer ses courses ;

Quand sifflaient les hautes brises
    Et que les gargouilles
Rejetaient l'eau de l'abside...
    J'ai tant prié...

Quand les mouettes, de leurs vols,
    Heurtaient les fenêtres
Et les lancettes du triforium
Dans les tempêtes échevelées...
Des foules m'escortaient, alors :
Corsaires, découvreurs, négriers,
Casse-gueules adoucis un temps,
Forbans repentis d'un jour...

A Dol, de Sévère granit...

A Madame Marion le Bastard.


AINT-SAMSON, Saint-Samson !
Souvent, tu m'as vu prier
Dans tes flancs de granit.
Et dans mes retours d'exil,
Ton phare a éclairé ma venue.

Par les marais légendaires,
Dans les saules innombrables,
Tu as vu Fergent contre le Conquérant,
Et Kléber contre la fière Vendée.

Sonnent tous tes bronzes,
A ces prestigieux rappels !
Par ton princier narthex,
Les vestes de poil de 93
Sont passées en triomphe.
Le Sacré-Cœur sur le sein,
Ils ont entonné le Te Deum !

Et moi, humble barde
Qui ai porté mes émois
Sous les plus somptuaires voûtes
C'est chez moi que je prie, là !

Et quand vers les grèves court
Le son des battants d'airain,
Saint-Samson, souviens-toi,
Je pleure comme un enfant,
Chez moi !

St Michel, glaive d'un Dieu !

I



E Mont présente aux cieux
Son glaive de prince,
Offrande de la terre à son Dieu ;
Pierres burinées de mains monacales
Assemblées au-dessus des sables,
Dans les brumes du couchant.

Ils ont travaillé, les hommes pieux,
Défiant la vague et la tentation,
Polissant colonnes et arceaux,
Enluminant les parchemins,
Etageant la pyramide
Et recevant les hauts monarques.

Maintenant, silence sur la baie !
Les moines ont quitté leur œuvre.
Calme des sables, majesté,
Envolée des flèches vers les cirrus !
Une cloche plaint au loin, à Roz ou à Beauvoir...
Dans les grèves de légende, veille le Mont.

II

Oraison de granit
Battue par les marées,

Vieux mont du Dieu gaulois.
Oratoire de Belen,
Devenu si grand...

Roi des sanctuaires,
Prière qui fuse aux cieux,
Pierres rudes amenées par la mer
Hors tempêtes et naufrages,
Dans un élan fleuri de rosaires,
Reins tendus, ployés,
Bras raidis et mains dures...

Le temple jaillissant
A taillé des brèches
Dans les nuages
De toutes ses épées célestes !
Dans les savants entrelacs
Un chœur aérien, mugit
En orgue terrifiant.

Nostalgie des passages de princes
Eployés dans les grèves
Où tintent les cloches de brume.

Rappels des vieux guerriers :
Anglais, Bretons, Normands,
Marches pieuses des pèlerins
Vers la pyramide de l'Archange...

à Coutances, en Capuces de moines



OUS retournerons, mon amie,
Vers la fière maison de Dieu
Erigée sur son coteau.

Nous la verrons dans la plaine
Au-dessus des pommiers en fleurs,
Tout engrisaillée dans le vent de mer,
Les deux épées des tours
Comme deux hampes,
Labarum des chrétiens
Portant haut la Croix
Dans le ciel du Cotentin.

Nous marcherons vers elle par les prés ;
Et dans ses murs,
La brise comme une viole immense
Chantera ses plus belles complies.
Votre front vermeil, amie,
Sera béni de toutes les prières
Encloses en sept siècles

Dans le drakkar de pierre.
Les vôtres monteront au long
Des voûtes ancestrales.

Puis, prenant votre main forte
Dans le soir, près de vous,
J'irai au chevet du temple,
Dans le petit jardin,
Quand le soleil embrasera les nuées
Au-dessus des vieilles roches saintes.

Alors l'angelus sérénal
S'en ira loin dans le bocage,
Et je mêlerai mon rosaire à vos Ave.

Bayeux dans ces Prés...

IER coteau
Du Phaunus,
Sol des Celtes
Aux gothiques ;
Sang doré
Du soleil ;
Cathédrale
Sous le sang !
Trois épées
Au couchant,
Mâts crevés
Par l'azur,
Moëllons
Comme aciers,
Ciselés
De mains sûres !
Fleurs de nacre
Des pommiers
Devant Elle
Des bovins,

Par les prés
Un ruisseau
Qui se traîne...
Désintégrante roue d'âmes
Défi de moi à ma chair
Défi de tous à moi-même
Défi gothique à eux tous !
Fierté de Bayeux reine ;
Orgueil de l'homme à jamais...

Evreux en son val.

ORMAND mon frère, il s'envole des bruits de rûches,
L'air frais carillonne sur le vallon d'Evreux.
Le noble vaisseau a mis le cap sur les Cieux.
Très vieille nef qui raille tous vents et embûches :
Le Gros-Pierre tonne dans le val. Tout est chant
Sous son marteau ; des saintes roses en dentelles
Retenant les nuées, aux lancettes trop frêles ;
Des combles, aux cistes vides des fondements !
Hauts chants de Lanfranc de Cantorbery qui joûte
Avec Pierre le Mauvais, parmi les épieux
Fleuris, et chant du roi Louis Onze, aux écus pieux,
Lancés comme on jette une prière à la voûte.

Normand mon frère, il se lève de durs fracas,
Des senteurs de canon et de chairs que l'on brûle !
Ni encens, ni bronzes ! Des corps morts sous les pas.
Démence et carnage. L'homme vient ! Dieu recule !
Hitler est en marche, d'autres suivent, beaux preux
De ce siècle qui délire, d'esprit débile,
Lançant au néant, d'un rictus, le legs précieux
De temps prodigues, trésors pour eux inutiles.

Les flancs crevés en brèches noircies, les ogives
Abattues sur le sol et le Clocher d'Argent
Comme un cierge cassé ; Notre-Dame la Vive
Meurtrie croule dans le val aux fastes changeants.

Sainte Marie Salomé,
Sainte Marie Jacobé,
Cœur-de-Lion : Plantagenet :
Cortège altier qui renais,
Anjou ! Cantiers ! Donateurs !
Notre-Dame d'Evreux pleure
Et son message se meurt !

Normand mon frère, haussons l'œuvre pierre à pierre,
Durs encor et jamais las, mettons au vitrail
Les émaux transparents, les anges ors et verts,
Et sang. Qu'à nouveau sonne et secoue nos entrailles,
Notre-Dame la Blanche parée de cent feux !
A genoux, Normand, mon frère ! Prions ! Des cieux,
Qu'elle vienne vers nous, la Mère des Miracles !
Sa douce main relèvera le Tabernacle...

A Mantes, de toit chamarré

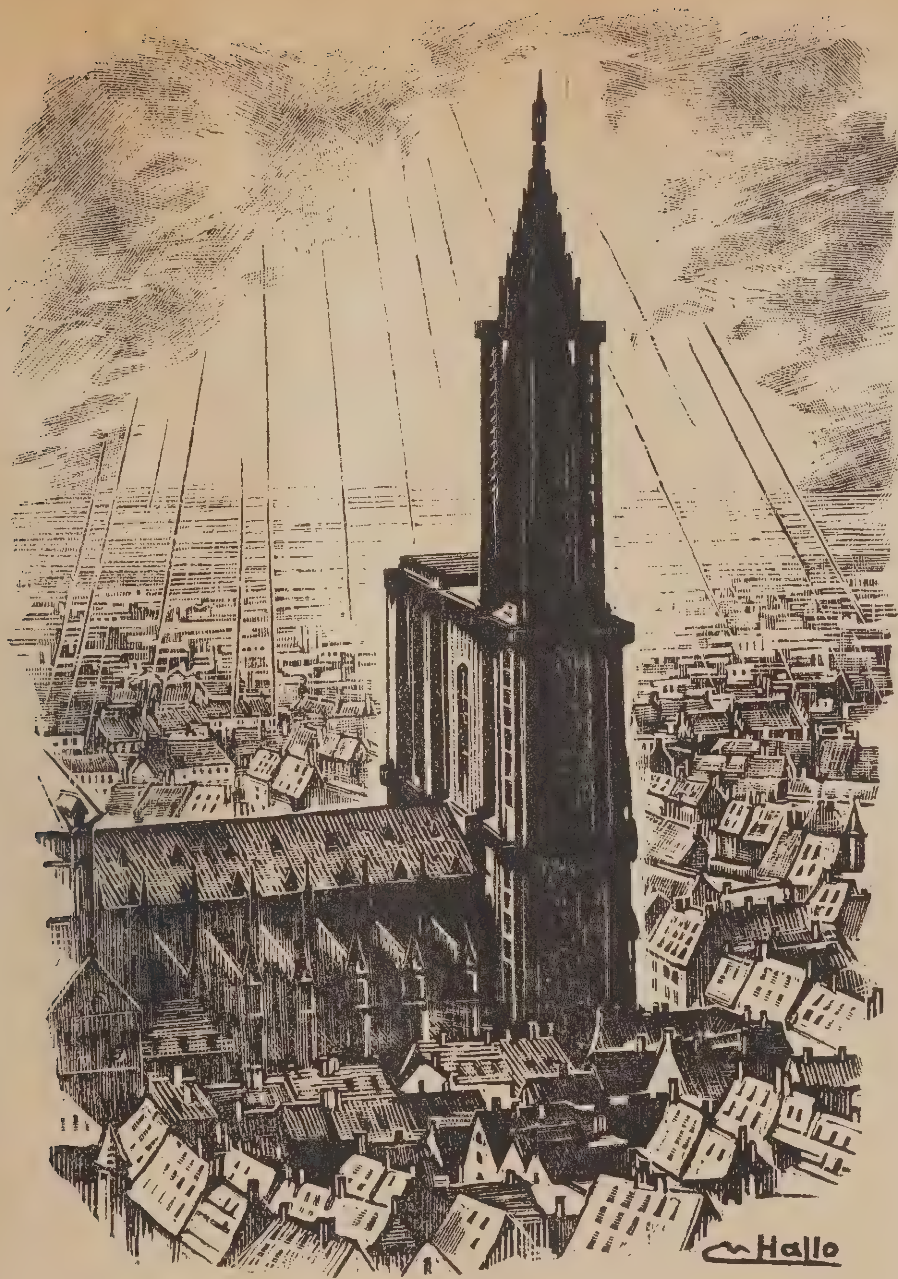
A feu Madame la Présidente Émile Sergent,
en pieux hommage.


REINE comme ta sœur de Lutèce,
Reine de riches coteaux,
D'Epône à Rolleboise...

Chères pierres de liais
Sous les soirs de topaze.
Au-dessus de l'eau de Seine
Qui va coulant vers la Normandie !
Fier mirage s'effilochant dans l'ombre,
A l'orée de la nuit !

Ah ! que renaissent
Les prières qui guérissent
Sous l'harmonie des voussoirs !

Que s'enfuient les accablements
Trop souvent portés par l'homme !
Grand griffon éployé sur le parvis,



STRASBOURG

Tu les as vues dans leur déroute,
    Les sombres chimères !

    Ah ! Calme des crépuscules
    Grands feux des vitrages
Sous le soleil disparu des yeux,
Tableau du vieux pont de Limay,
    Laque, moire, fusain,
Eurythmie, heure par heure enfuie,
Ecoutez mon hautbois d'amour !
    Il chante votre gloire.

La Chapelle Sainte en la Cité de Paris

AR ordre du Saint Roi de France,
On a choisi du cœur de liais
Pour qu'en pierre dure s'élève le joyau !
De même ont été requis
Ors chauds et verres gemmés,
Emaux et azurs...
Voici donc qu'en trois années
A fleuri en l'île de Paris,
La plus Belle, née des mains
Du Maître de Montereau ;
Il pourra mourir, le maçon !
Et dormir en Saint-Germain-des-Prés
Plus grand que Grecs et Latins.

Incarnat, outremer, et sinople,
Les piliers du bas sanctuaire
Portent à l'étage les ogives en feu,
Des murailles de vitrages ;
Un autel de reliques divines !

Resplendissement des aurores
    Sur l'ange de plomb
Que tournent les quatre vents
Dans l'espace sacré de Paris.
    Se glacent, les reins,
De la chape d'enthousiasme.
    Se parent, les lèvres
    De prières pareilles
    A celles de Duns Scot,
    Quand la Vierge d'ici,
    Inclina vers lui
    Son visage de tuf.
Et montent vers le mât doré,
Tous les souffles, tous les désirs !

St-Séverin, du Dante

'AI voulu baiser la colonne du Dante.
J'ai franchi le seuil
Où des femmes en hennin
Donnaient jadis l'eau sainte.

A l'entrée du charnier,
J'ai appuyé mes mains
Au bénitier de pierre
Qu'un ciseleur œuvra.
J'ai marché : pas troublés,
Rêves dans le passé,
Montée vers l'abside.

Le soir gagne les voûtes,
Une flambée s'attarde aux vitraux.
Dans la pénombre, une colonne
Etirée dans une torsion géniale
Dans un éclatement du tuf,
Comme un sombre palmier,
Retombe sur les fûts voisins.

Une femme prie à la place d'Alighieri.
Une odeur de cierges fondus
Se mêle aux dictames des lys
Agonisant près de la Vierge,
    Et sur le vieux logis,
La cloche chante son Angelus
Comme elle chantait il y a sept siècles.

Notre-Dame de Paris

ATHÉDRALE, reste des temps de richesses !
Tu ne contiendrais pas tous les os,
Empilés jusqu'aux croisées sculptées,
De ceux qui prièrent sur ce sol.

Pour garder les musiques, les parfums, les ors,
Pour céler les pleurs, les joies et les suppliques,
Maçons et verriers ont façonné un coffre riche,
Coffre immense, bible dure : Notre-Dame !

Pâques d'or et de rose... Pâques :
Le bourdon jette sa joie sur la foule,
Les vitraux mettent des flambées solaires.
Hændel, Couperin ! Cierges... Joie !

Sur ma tête, un arbre éclate en fleurs,
La flèche de bronze par-dessus les pétales
S'échappe dans le ciel, cimier divin,
Et des saints de métal vert assiègent le comble.

L'encens monte, de l'autel au triforium ;
Robes blanches, amarantes ou cardinalices,
Tonnerre des orgues, foules attentives,
Tout embaume et fleurit en cette Assomption !

Sous la descente des feuilles dorées, Etienne,
Le diacre, s'entoure d'anges aux gestes purs
Et près de l'abside, sous les arbres,
Des tailleurs poudreux font crier le tuf.

La musique d'eau des gargouilles
Eclabousse les flancs noircis
Et se mêle aux vents dolents de l'hiver.
Je suis seul sur la chaussée ! Seul ! Seul ?...

Dans l'air nocturne fraîchi
Du glissement de la Seine,
Des éclairs ont balafré les houles célestes,
Et Notre-Dame s'est parée de lilas.

Messe de Saint-Hubert ! Cuivres du Bien-Allé,
Triomphe des cors, des trompettes exaltées
Qui arrachent le Divin de ma gangue charnelle
Et jettent mon âme vers la fresque des roses...

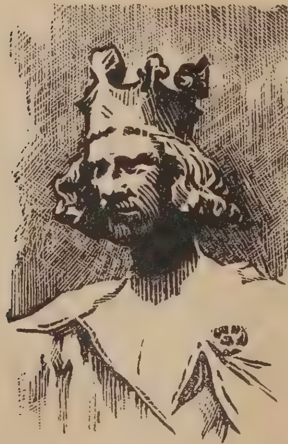
Bouc, chien, bœuf et tarasques : cris éteints ;
Mordent le soleil, mourant et cuivré
Comme un métal neuf ou récuré
Par de paysannes et rudes mains.

Bourdon qui rythme le froid crépuscule,
Nuit glorieuse aux lumières voilées de crêpes,
Le cercueil de Joffre avance parmi les torches
Que portent de sombres cavaliers silencieux.

Sous la lune du ciel pâle, broderie noire,
Le Stryge bénéfique garde la ville...
Le havre divin, sur le parvis de Perrone,
Profile son hiéroglyphe géant.

Au grand porche, des images taillées,
Depuis Philippe-Auguste sont en faction.
Elles ont vu défiler toute la France !
Ce Job lépreux est donc muet ?

Car la Gloire n'est pas vaine !
La Gloire est fille de Dieu,
Comme la Mère de Dieu
Est Notre-Dame, notre reine !





SAINT-MALO

Finale

Dernière vision Gothique

LES temps viendront
où les hommes aux durs cœurs sacrilèges
Auront couché,
sanglant, ce monde qui se désagrège.
Sur les parvis ;
dans les chênes revenus, des arpèges
Naîtront sous le vent
qui roulera vers des Inconnues
Ce sol moribond.

De nos siècles, rien ne sera plus !
Ecroulés, cendres ;
Versailles et Chambord sous les ronces,
Chaillot en amas
marqueront ce vain temps qui s'enfonce
Dans la fange.
Les pierres que nul n'aura déplacées,
Rocs médiévaux,
immuables pierres, nobles blessées,
Découronnées,
des Preux gothiques, diront la Pensée.

Levées dans le Ciel
comme Toluca ou bien Palmyre ;
Levées dans la sylve
ainsi que des gerbes de porphyre
Ou les murs d'Angkor-Vat ;
elles saisiront l'homme à venir.
Elles lui diront,
des géants, le véhément délire !

Pâtures des ouragans
de la cinquième Epoque,
Elles seront le flambeau,
message en d'éternels blocs,
Porté par le haut pilier,
si haut pilier de Beauvais,
Surpassant le plus haut pin,
défiant les souffles mauvais...
Fûts immenses des lignes
où Bourges rejoint Baalbek.
Cercle de vertige, du Mans
pesant aux corps des évêques ;
Comme à Carnac les menhirs ;
seront porteurs au Futur
De nos Fois ensevelies
par tous nos Orgueils impurs.

Et dans les hautes futaies,
claironnant à nos demains,
Anges pourprés de Strasbourg,
vous direz à ces lointains
Nos heures d'apocalypse
et les horreurs de nos Fins.

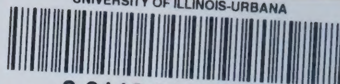
Table des Matières

I

II

Table des Planches

Imprimerie LUSSAUD Frères
Dépôt Légal N°s 110-86
3e Trimestre 1948


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 066741387